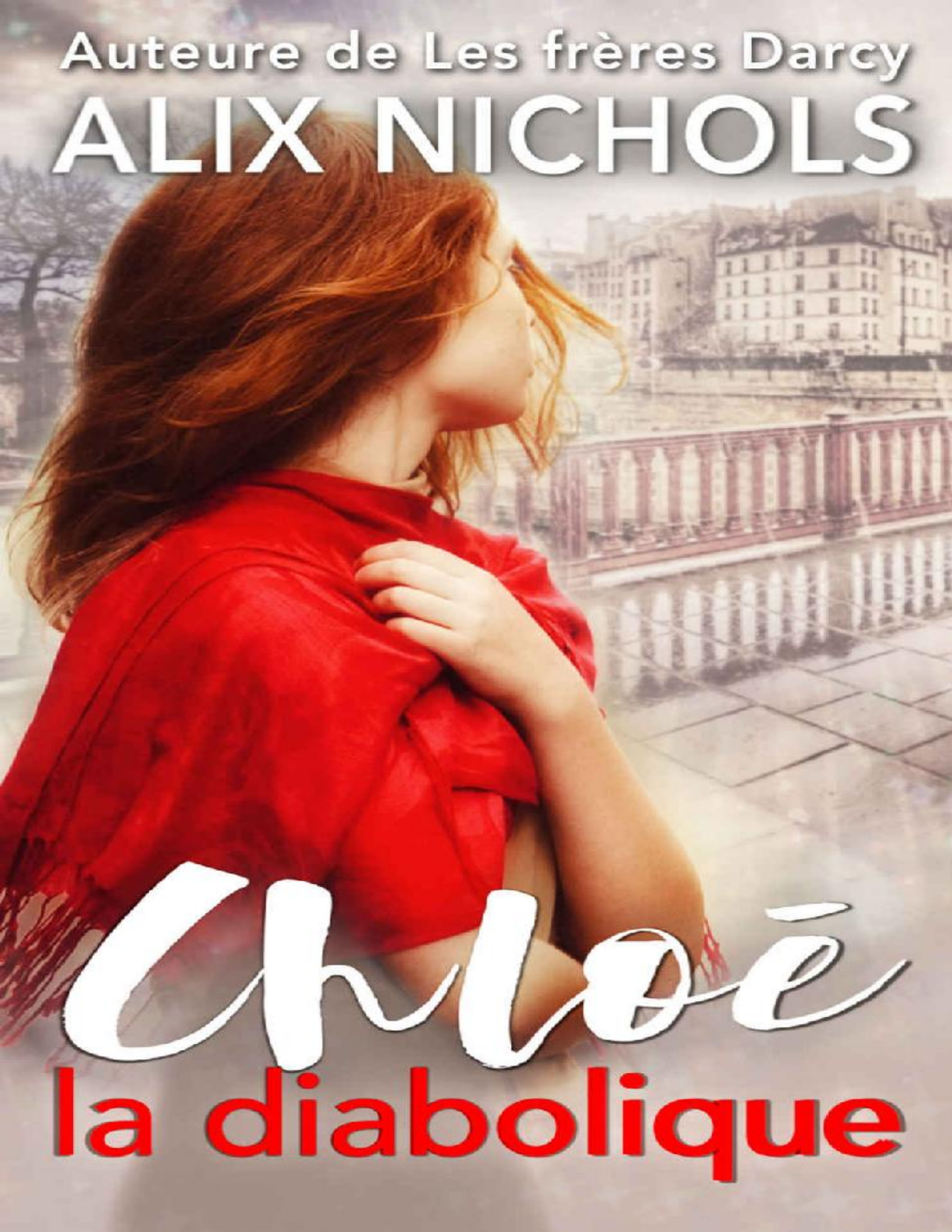


Auteure de Les frères Darcy

ALIX NICHOLS



Annoë
la diabolique

CHLOÉ LA DIABOLIQUE

OceanofPDF.com

ALIX NICHOLS

OceanofPDF.com

Traduction par
FRANÇOISE GIRARD

TITRE ORIGINAL : THE DEVIL'S OWN CHLOE

OceanofPDF.com

TABLE DES MATIÈRES

De la même auteure

Avant-propos

Un

Deux

Trois

Quatre

Cinq

Six

Sept

Huit

Neuf

Dix

Onze

Douze

Treize

Quatorze

Quinze

Seize

Dix-sept

Extrait de MON MEILLEUR ENNEMI

OceanofPDF.com

© 2017 Alix Nichols
Tous droits réservés.

Ce roman est une œuvre de pure fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les situations sont le fruit de l'imagination de l'auteure ou sont utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des faits réels, des lieux ou des personnes existantes ou ayant existé, ne saurait être que pure coïncidence.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteure ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

OceanofPDF.com

DE LA MÊME AUTEURE

[Chloé la diabolique](#)
[Escarpins et blackjack](#)

Série « *Bistrot La Bohème* »

[Un cadeau d'hiver](#)
[A propos d'Emma](#)
[Un rêve inattendu](#)
[A tort ou à raison](#)
[Deux cavaliers sur l'échiquier](#)
(nouvelle-compagnon de la série)

Série « *Les frères Darcy* »

[Mon meilleur ennemi](#)
[Pour une amourette](#)
[Droit au coeur](#)

Un cowboy dans la grotte
(nouvelle-compagnon de la série)

Série « *Jeux dangereux* »

[Un jeu risqué](#)
[Un jeu trouble](#)
[Un jeu presque parfait](#)



À PROPOS DE L'AUTEURE

Alix Nichols est une incorrigible accro à la caféine et une fan inconditionnelle de monsieur Darcy, surtout incarné par Colin Firth.

Elle a reçu les Prix Kindle Scout et Dante Rossetti en tant qu'auteure de romances. C'est à l'âge de six ans qu'elle écrit sa première comédie romantique. Composée d'une douzaine de pages cousues ensemble et reliées dans du papier kraft de couleur pourpre, elle faisait preuve de beaucoup de créativité sur le plan de l'orthographe.

Des décennies plus tard, Nichols écrit toujours. Son orthographe s'est améliorée (quelque peu) et ses livres ont figuré parmi les best-sellers aux États-Unis, au Royaume-Uni et en France.

Elle vit actuellement en France avec sa famille et leur chien presque humain.

Pour la contacter en ligne :

Blog : alixnichols.com/fr

Facebook : facebook.com/AlixNicholsAuteure

Pinterest : pinterest.com/AuthorANichols

Goodreads : goodreads.com/alixnichols

OceanofPDF.com

Merci d'avoir téléchargé **CHLOÉ LA DIABOLIQUE**, une romance intense et légère à la fois, au charme résolument parisien!



VOTRE LIVRE OFFERT !

[Cliquez ici pour vous abonner à ma Newsletter !](#)

(ou tapez ce lien dans votre navigateur: tiny.cc/alix-club)

Vous recevrez avant tout le monde mes nouvelles parutions, des possibilités de gagner des cadeaux et des offres spéciales.

Dans votre première Newsletter, vous recevrez **une romance offerte en exclusivité** dans la série «Les Frères Darcy »



OceanofPDF.com

Tout ce dont vous avez toujours rêvé se trouve de l'autre côté de la peur.

— GEORGE ADDAIR

OceanofPDF.com

U N

On est samedi soir, bien connu des couples parisiens comme la *NUIT de la copulation*. Les célibataires l'appellent la *NUIT de la chasse*. Pour les femmes seules – à l'exception des célibataires confirmées qui se sont résolues à le rester – c'est la *NUIT de la chasse à l'homme*.

Je suis une célibataire endurcie qui chasse régulièrement et pêche occasionnellement.

Il m'arrive même de faire une cueillette.

Mon genre est si rare que certains nous considèrent comme une anomalie, tandis que d'autres refusent tout simplement de croire à notre existence.

Mais il est indéniable que nous existons.

En tout cas, moi, Chloé Germain, j'existe bel et bien.

Pour l'instant.

Quel dommage que les robots humanisés ne soient pas encore au stade de la production industrielle ! J'envie ceux qui verront le jour à la fin du siècle, quand les AP – les androïdes personnels – supprimeront le besoin pour des personnes comme moi d'avoir des relations intimes avec des inconnus.

Note à l'intention de l'univers : au cas où je serais réincarnée en femme d'ici une centaine d'années, soyez gentils, regardez le dossier « homme idéal » dans mon ordinateur. J'ai passé plus d'une soirée devant mon écran à créer mon AP sur mesure en trois dimensions, sans oublier aucun détail de son anatomie.

Je vous laisse imaginer les parties les plus intéressantes.

Bref, passons.

Je vais peut-être devenir une de ces femmes dont, par bonheur, la libido s'éteindra vers trente-cinq ans. Plus qu'une décennie, et mes week-ends seront enfin débarrassés des séances de chasse et des désagréments associés.

J'en rêve.

Mais je n'y crois pas une seconde.

Là maintenant, je me dirige vers le boulevard Beaumarchais en essayant de rouler des hanches avec une précision chirurgicale afin que mes mouvements soient à la fois remarqués et appréciés sans pour autant être mal interprétés. Mon but est de réaliser un déhanchement qui fasse passer le message suivant : « voilà une femme libérée qui aimerait s'amuser ce soir » et pas « je suis une salope, baise-moi ».

Le problème est que la grande majorité des hommes a du mal à faire la différence entre les deux.

Comme c'est souvent le cas, je renonce à ma démarche sophistiquée, rejetant la faute sur mes hanches et leur manque de coopération. À la place, je défais un autre bouton de mon chemisier et serre un peu plus fort contre moi mon sac à main qui contient ma bombe au poivre.

Je n'ai encore jamais eu besoin de me servir de ma bombe, mais on ne sait jamais.

Alors que je m'approche du Café Lolo, je remarque un homme en train de fumer une cigarette, assis à une table en terrasse. Il est seul, et son allure décontractée me fait penser qu'il n'attend personne. Je m'arrête à quelques pas de lui, comme si j'hésitais. Après trois secondes d'hésitation feinte, je m'assois à la table la plus proche et jette un coup d'œil à l'heureux élu.

Sa tasse de café est pleine, ce qui veut dire qu'il ne va pas partir tout de suite. C'est bon signe. Mieux encore : l'homme est mince et a l'air distant. Il porte une veste en cuir genre « mauvais garçon » et arbore une coupe de cheveux qui lui donne un air de « ne vous frottez pas à moi ». Oh ! et au fait, il a aussi une barbe naissante qui recouvre la moitié inférieure de son visage émacié.

Cent pour cent mon genre.

— Vous avez du feu ? je lui demande en me penchant.

Il me regarde de haut en bas et sort un briquet.

Je m'adosse à ma chaise en portant ma cigarette à mes lèvres et je réfléchis à comment aborder la seconde étape.

— Vous venez souvent ici ? lance-t-il.

Merci.

— Pas vraiment. Et vous ?

— Oui, j'habite dans le coin.

— Oh ! alors vous êtes un autochtone, je plaisante en amorçant un sourire amical. Qu'y a-t-il d'intéressant dans le quartier ?

— Vous avez l'intention de déménager dans le coin ?

— C'est juste par curiosité, je précise en secouant la tête.

— Ce que vous pouvez considérer intéressant peut ne pas l'être de mon point de vue, rétorque-t-il en baissant la tête. Je ne vous connais pas assez pour répondre à cette question.

C'est tentant de demander s'il voudrait mieux me connaître ce soir, mais je m'en abstiens. Les femmes trop directes font fuir les hommes. Je n'ai aucun problème à envoyer balader les hommes attentionnés et qui veulent se marier. Mais je parierais que le candidat du jour n'est pas dans cette catégorie.

— Vous avez raison. Pour être plus précise, il y a des bars avec de la bonne musique dans le coin ?

— Vous êtes à deux pas de la Bastille. Alors, franchement, à votre avis ?

Il a l'air agacé ou je le cerne mal ? En fait, je ne parviens pas à le cerner. Après tout, il n'est peut-être pas un bon candidat. Peut-être que je ferais mieux de partir maintenant avant d'avoir commandé quelque chose et tenter ma chance ailleurs.

— Excusez-moi, dit-il alors que je pose ma cigarette. Les mots ont dépassé ma pensée, et j'ai dû paraître impoli.

Je lui jette un regard approbateur.

— Je reprends, poursuit-il avec un sourire maladroit. Bien sûr qu'il y a de la bonne musique par ici. À propos, je m'appelle Fabien.

— Et moi, Chloé.

— Je pourrais vous emmener dans un pub irlandais juste au coin, si vous aimez la musique celtique, propose Fabien en posant un billet sur la table.

— Vous aimez ça, *vous* ? je lui demande d'un air étonné.

— Ça va, dit-il, impassible.

Il est parfait.

— Alors, allons-y.

Dans le pub, nous écoutons à moitié un groupe de rock qui joue des chansons bretonnes. Je fais quelques commentaires sommaires. Fabien

hoche la tête de temps en temps. Notre principale activité consiste à boire de grandes quantités de bière.

— Tu travailles dans quel domaine, Chloé ? me demande-t-il quand le groupe termine sa chanson de rappel et que le bar commence à se vider.

— Rénovation d'intérieur. Et toi ?

— Affaires.

Il ne précise pas davantage, et je n'insiste pas.

Ce n'est pas comme si ça m'intéressait d'en savoir plus.

Un serveur pose l'addition sur la table, et un autre commence à ranger les chaises contre les tables.

— Je pense que c'est le moment de partir, dis-je en attrapant la facture. Je t'invite.

— Certainement pas, rétorque-t-il en me l'arrachant des mains. C'est pour moi.

J'objecte, il insiste, et le classique aller-retour se termine par sa victoire. Il met alors l'addition dans sa poche et tend un billet de cinquante au serveur.

Quand le serveur apporte la monnaie, Fabien laisse un pourboire généreux.

Ça se présente bien pour l'instant.

— Tu habites chez tes parents ? me demande-t-il alors que nous sortons dans la nuit.

Chaque fois qu'on me pose cette question codée, ça me rappelle ma première année à Paris alors que j'étais une provinciale naïve débarquant de sa petite ville à l'École d'Architecture de Versailles. J'ai passé une bonne partie de l'année à me demander si les Parisiens se préoccupaient de mes conditions de vie par politesse ou par intérêt pour ma petite personne.

— Une chambre d'hôtel serait préférable, dis-je.

Fabien ne répond rien et se contente de me regarder.

Je le regarde également, essayant de deviner ce qu'il va faire. Va-t-il conclure l'affaire ou faire machine arrière ?

— Suis-moi, finit-il par dire.

Oui !

Félicitations, Chloé, pour cette nouvelle chasse à l'homme réussie.

À peine arrivés dans la chambre, nous passons très vite aux choses sérieuses, et c'est ce que j'espérais. Fabien se débrouille bien. Je parviens

au paroxysme avec un peu d'aide de mes doigts, ce qui me convient tout à fait.

Deux heures plus tard, nous sommes rhabillés et prêts à nous séparer.

— Salut, je lui lance, à peine sortie de l'hôtel.

Il me regarde, l'air surpris, et ça me plaît.

Les hommes sont toujours ceux qui décampent après une session de sexe d'un soir, alors que les femmes retiennent leur respiration en espérant un « je peux te revoir ? ». Alors, oui, ça me plaît. C'est ma petite contribution pour rétablir l'équilibre du yin et du yang dans l'univers.

Remarquez, je ne crois pas une seule seconde à cette merde qu'est le New Age.

— Hum... Bon, salut, dit Fabien sans pour autant bouger.

Je tourne les talons et me dirige vers la station de taxi la plus proche avant qu'il ne me propose de nous revoir bientôt. Ou, pire encore, qu'il me demande d'aller prendre un verre.

Je ne veux ni verre ni dîner ni ciné ni rendez-vous ni relation.

Ma vie est une zone exempte d'amour.

Tout ce qui ressemble de près ou de loin à des *sentiments* ou à ce qui pourrait devenir de l'*affection* fait se déclencher un signal d'alarme dans ma tête qui hurle « fous le camp ! ». Ce signal n'est pas là pour mon avantage personnel. Il est là pour protéger les innocents qui ne savent pas ce qui les attend. Des innocents qui n'ont aucune idée de ce dont je suis capable.

Si les âmes se réincarnent, je suis la réincarnation du mythique roi Midas qui transformait en or tout ce qu'il touchait. La seule différence est que mon don est moins généreux et plus macabre.

Je transforme tous ceux qui m'aiment en viande morte.

DEUX

J'arrive à la maison que nous sommes en train de rénover à huit heures du matin, comme d'habitude. Hugo est déjà là, accroupi devant la cabine de douche faite sur mesure qu'il a installée hier et dont il est en train de vérifier les joints. Il se redresse et me salue avec une bise sur la joue.

— Ça tient bien ? je lui demande.

— Ça m'en a tout l'air, mais je te confirmerai ça ce soir. Je veux remettre du joint silicone et faire couler de l'eau après.

— Tu es l'artisan le plus sérieux avec lequel j'ai travaillé, je lui réponds avec un sourire.

Ses joues se colorent légèrement.

— C'est peut-être parce que je suis relativement nouveau dans le métier, rétorque-t-il. Le fameux zèle du débutant.

J'ai toujours pensé que c'était un truc typiquement féminin de détourner un compliment, mais visiblement c'est aussi un truc masculin – en tout cas pour certains hommes.

En dépit de ce qu'il vient de dire, Hugo semble plutôt content.

— Ou c'est peut-être parce que tu es un génie, je réplique en fronçant les sourcils. Et un perfectionniste pour couronner le tout.

Un grand sourire illumine son visage amical. Il attrape un sac à moitié plein de ciment sur l'établi et se met à le tripoter.

Je me demande pendant un moment quelle est son intention – considérant qu'il a déjà carrelé les murs et le sol – jusqu'à ce que je réalise que c'est juste pour se donner une contenance.

Je recule d'un pas et je regarde le carrelage posé au mur.

Bon choix, Chloé.

Je savais qu'il donnerait à cette salle de bain le côté festif qu'aiment mes clients.

Je lève la tête et inspecte le plafond et les luminaires.

Impeccable.

— C'est ton œuvre ou celle de René ? je demande en me tournant vers Hugo.

— C'est la mienne, répond-il en continuant à triturer le sac.

Je hoche la tête.

— À ce rythme, mon pote, tu vas décrocher ta licence professionnelle en un rien de temps.

— À ce propos..., dit Hugo en me regardant.

À ce moment-là, le sac de ciment fait un petit bruit entre ses mains, et son contenu se répand sur le sol.

— Zut ! s'écrie Hugo avant de vite poser le sac sur l'établi pour attraper une balayette et commencer à nettoyer.

Je m'accroupis à côté de lui et tiens la pelle à poussière.

— Tu te souviens de cet incroyable village en allumettes que tu avais fait en sixième ?

— Oui, pourquoi ?

Je ne sais pas trop pourquoi j'aborde ce sujet. Alors, je me contente d'ignorer sa question.

— C'était beau, je poursuis. Un tel souci du détail. Je pense que c'est ce qui a déclenché ma passion pour l'architecture.

Le creux entre les deux sourcils de Hugo s'adoucit, et les coins de sa bouche se transforment en un chaleureux sourire.

Si j'étais attirée par les hommes solaires, je serais tombée amoureuse de ce sourire depuis le secondaire. Mais je suis attirée par un type d'homme totalement différent.

— Tu sais quoi ? dit-il. Ta passion pour l'architecture pourrait bien avoir aussi provoquer mon changement de carrière. Nous allons bien ensemble.

Avant que j'aie pu ouvrir la bouche pour acquiescer, Hugo s'éclaircit la gorge et ajoute précipitamment :

— Professionnellement parlant.

Sa voix sonne bizarrement, et il évite mon regard.

Hein ?

Pourrait-il s'agir de cette vague attirance que nous avons ressentie pendant notre adolescence, mais que nous n'avons jamais exprimée pour préserver notre amitié ? Ou bien s'est-il souvenu que ladite amitié ne m'avait pas empêchée de quitter la ville il y a sept ans ?

De toute façon, je préfère ne pas demander.

— Tu disais quoi à propos de ta licence professionnelle ? je m'empresse de lui demander.

— Tu te souviens que je t'ai dit que j'avais terminé le cours, et qu'ils m'ont mis sur la liste d'attente pour passer l'examen.

— Oui, bien sûr.

— J'ai reçu un appel hier soir – quelqu'un a renoncé à passer l'examen. Alors, je peux le passer plus tôt que prévu.

— Super !

Il hésite.

— C'est demain, lance-t-il.

— Oh.

— Écoute, je vais leur dire que c'est trop juste. Il y aura une autre occasion bien assez tôt, déclare-t-il en me prenant la pelle des mains pour la vider dans un sac poubelle. Ce n'est pas grave.

— Mais si, ça l'est ! Ça fait des mois que tu es prêt, et Dieu seul sait quand ils organiseront le prochain examen.

— Mais demain, c'est la réception des travaux..., dit-il avec une expression douloureuse sur le visage. Que se passera-t-il si tu as besoin de moi ?

— Ne t'en fais pas, je le rassure en lui tapotant le bras. René sera là demain matin, mais je doute que ce soit même nécessaire puisque nous aurons terminé cette après-midi.

Pour être honnête, c'est un problème que Hugo ne soit pas là demain, mais je refuse de le retenir juste pour que je puisse dormir tranquille ce soir. Il a travaillé si dur et accompli tant de choses en un an comme artisan qu'il mérite un coup de main pour obtenir sa licence professionnelle. En plus, l'obtention de sa licence va dans le sens de mes grands projets pour notre petite entreprise.

— D'accord, si tu en es sûre, dit-il, le front plissé d'inquiétude.

J'acquiesce – et réalise que ma main est encore agrippée au bras bien musclé de Hugo. Je l'enlève, une vague de gêne me submergeant. Indépendamment de notre passé, nous travaillons ensemble, ce qui veut dire

que je dois faire attention à mon langage corporel. Ou, pour être claire, arrêter de tripoter les bras et les épaules de mon associé à la moindre occasion.

Le problème est que Hugo donne une irrésistible envie de le tripoter. C'est à se damner. Tout comme cet énorme ours en peluche que Claire m'avait offert pour un Noël. Je l'ai ignoré en public – quelle fille de treize ans qui se respecte ne snoberait pas un ours en peluche ? – mais je lui faisais des câlins tous les soirs. Quand j'ai déménagé à l'âge de dix-huit ans et dit à Claire qu'elle pouvait donner l'ours, j'ai mis des mois pour réussir à m'endormir sans lui.

Hugo est comme ce nounours.

Il est ceinture noire de judo et a un corps en conséquence – grand et musclé – et pourtant, il paraît totalement inoffensif. Plus que ça, il est rassurant. Ça doit être ses yeux marrons qui reflètent assez de bonté pour faire passer le Dalai Lama pour un méchant dans un vieux western spaghetti. Ou peut-être que c'est sa tignasse ébouriffée de cheveux brun-roux. Ça pourrait également être ses manières douces et sa voix tendre et caressante. Même ses muscles saillants sont confortables. Et oui, je sais que « confortable » est un qualificatif étrange pour des muscles, mais, en ce qui concerne les muscles de Hugo, il est tout à fait approprié.

Alors oui, j'ai toujours envie de le toucher, mais c'est seulement parce que Hugo Bonnet est un grand nounours tout mignon qui est parfait pour des câlins de réconfort. Toute autre sorte d'étreinte avec un nounours serait une perversion dégoûtante de malade.

Ils n'ont même pas de parties intimes, voyons !

Sentant une rougeur échauffer mes oreilles, je me tourne pour examiner le mur comme si j'avais remarqué quelque chose.

— Tu peux passer ton examen demain, franchement.

Il ne répond rien.

Bon, c'est le moment de changer de sujet.

— Dis-moi, ça te manque toujours le Sud ? je lui demande en me retournant vers lui.

— De temps en temps, répond-il avec un sourire. Même si ce n'est pas aussi souvent qu'avant. Nîmes est une ville charmante, mais Paris, c'est... bon, c'est Paris.

Je réprime un sourire – les métaphores n'ont jamais été son fort.

— Diane se plaît ici ? dit-il.

Ma sœur d'adoption est arrivée dans la capitale il y a deux semaines. Elle vit chez moi jusqu'à ce qu'elle se trouve un travail comme photographe ou tout autre travail à temps partiel qui n'est pas trop « chiant ». Elle s'est donnée un mois pour y parvenir. Si elle n'y parvient pas, elle retournera à Nîmes et y tentera sa chance à nouveau.

— Jamais rien ne *plaît* à Diane, je rétorque en haussant les épaules. Ni personne, d'ailleurs. Elle ne fait que tolérer.

Heureusement pour elle.

Si elle était une personne plus affectueuse, je craindrais pour sa vie vu qu'elle dort à nouveau sous le même toit que moi.

— Tu es trop dure avec elle, déclare Hugo. C'est une brave fille si tu creuses un peu.

— Elle est agaçante.

Elle l'est vraiment... à l'occasion. Et pas autant que je l'aurais voulu.

Bon, passons.

— Et tu n'as toujours pas de regrets de ne pas travailler dans l'entreprise familiale ? je poursuis.

— Aucun.

— Ça ne contrarie pas tes parents ?

— Un peu, mais ils ont eu un an pour se faire à cette idée. Donne-leur encore un mois, et l'eau aura coulé sous les ponts.

— Toujours aussi optimiste, hein ?

— Je connais mes parents. Ils voient le verre à moitié plein.

Je hoche la tête.

— Et la boulangerie ?

— Vu comme ils l'aiment, ils auront de la peine quand le moment sera venu de la vendre, répond-il avec un haussement d'épaules. Mais ils aiment encore plus leurs enfants.

D'après mes souvenirs d'Yvette et de Hervé Bonnet, les mots de Hugo ne sont pas que des vœux pieux. Je ne me rappelle pas avoir vu ces deux personnes boudier. Hugo et sa sœur ont hérité du caractère optimiste de leurs parents, même si Jeanne contrebalance sa gentillesse avec une bonne dose de franc-parler, alors que Hugo est plus introverti.

« Bonnet blanc et blanc Bonnet », comme Lionel les appelait quand il allait encore assez bien pour plaisanter.

Je me retourne et me dirige vers le salon.

Nous avons presque terminé ce chantier. Après un mois à percer, faire de la plomberie et refaire la décoration, la maison ressemble exactement à ce que j'avais imaginé. Je caresse le bois poli de la rampe qui mène au premier étage. René est un menuisier hors pair, un des meilleurs de Paris, et il a fait un travail fantastique avec l'escalier et les placards. Ce projet a été un vrai plaisir pour de nombreuses raisons, dont notamment l'attitude des propriétaires. Il est rare dans ma profession de rencontrer des clients qui vous donnent carte blanche pour refaire leur maison comme bon vous semble.

Madame Beauvais fait partie de cette catégorie.

Dès que j'ai vu cette modeste maison de ville en brique des années 20, j'ai su exactement ce que je voulais en faire. C'était évident que je voudrais conserver la cheminée d'origine et le parquet. Il n'y avait aucun doute sur le choix des cloisons à supprimer et celles à garder. Quant aux couleurs, ce n'était vraiment pas une prise de tête, compte tenu du style de la maison, son orientation et les matériaux que j'avais décidé d'utiliser.

En résumé, j'avais les idées claires et une solide chance de donner entière satisfaction à mes clients, pourvu que mon rêve ne soit pas détruit par une mauvaise main d'œuvre. C'est ce qui arrivait tout le temps dans les tous débuts de ma société de rénovation d'intérieur.

Mais plus depuis que Hugo a fait son apparition à Paris, il y a un an.

TROIS

Je suis à nouveau au Lolo pour me détendre après une longue journée.

Hugo, René et moi avons réussi hier à terminer les dernières finitions et à nettoyer la maison. Mais ce matin, madame Beauvais a appelé pour nous dire qu'elle voulait une bibliothèque sur mesure dans le couloir, et a supplié pour que mon équipe la construise avant qu'elle et son mari emménagent demain. J'ai accepté, étant donné que c'était sa seule demande fantaisiste et qu'en plus elle payait bien pour ça.

À cause des murs qui sont loin d'être droits et de notre scie électrique qui est tombée en panne en plein cœur de l'action, René et moi avons passé sept heures à fabriquer les étagères.

Ai-je mentionné que madame Beauvais les voulait incurvées ?

Si seulement l'examen de Hugo pouvait être demain !

Bref. Nous avons terminé à dix-huit heures quarante-cinq. René est parti, et j'ai mis à profit les quinze minutes restantes pour me doucher et enfiler un jean slim bleu, un chemisier de soie blanche et une veste noire. Des vêtements qui disent « je suis une artiste et une professionnelle » sont un *must* si on veut réussir comme architecte dans cette ville. C'est ça ou un aller simple pour ma province natale.

À dix-neuf heures précises, monsieur et madame Beauvais sont arrivés, et je leur ai montré le résultat. Deux heures plus tard, j'ai quitté la maison, un gros chèque dans mon sac à main et deux coupes de champagne dans l'estomac, pour finir au Lolo.

Ce soir, je ne cherche pas à trouver un homme. Je ne suis pas d'humeur pour du sexe et je ne sais même pas pourquoi. C'est juste comme ça.

Certains soirs – généralement après avoir livré un projet et que la pression redescend – je me laisse gagner par la mélancolie.

Ces soirs-là, je vais dans un bar, je m'offre le cocktail le plus extravagant de la carte, et je rentre ensuite à pied chez moi. Errer dans les rues de Paris, ignorer le tumulte, regarder des visages au hasard, c'est ma manière de capter l'âme de cette ville.

Pour une personne comme moi privée d'ancêtres, c'est important d'établir un lien avec un lieu et de nourrir ce lien. Bien que je n'aie déménagé à Paris qu'à dix-huit ans, j'ai complètement perdu mon accent chantant du Midi et j'ai pris racine ici. Je suis devenue une vraie Parisienne.

Ce qui est le sentiment d'appartenance le plus fort que je ne pourrai jamais avoir, car, pour citer Cersei Lannister : « Les dieux n'ont aucune pitié. C'est pour ça qu'ils sont des dieux ».

Ouais, je sais, je sais – avoir comme référence *Le trône de fer* n'est pas de bon ton chez les Parisiens branchés – et je l'ai pourtant beaucoup cité ces derniers temps. C'est la faute de Diane. Je me suis fait piéger. Elle m'a fait regarder un épisode le jour de son arrivée chez moi, et j'ai cédé presque chaque soir depuis lors aux dépens de mon temps de lecture.

Pour en revenir à la question de mon appartenance, j'ai bien évidemment pensé que j'avais été abandonnée par une mère adolescente. Le fait qu'elle ait choisi d'accoucher sous X, sans donner son identité, confirme cette théorie. En outre, c'est le scénario le plus probable, statistiquement parlant.

Sauf que les statistiques ne fonctionnent pas pour moi.

J'ai été adoptée quand j'étais petite par un adorable couple – Murielle et François Germain – qui n'avait pas d'enfants. Ils m'ont donné une enfance heureuse de carte postale dans une petite ville calme près de Marseille.

Quand j'avais onze ans, nous avons eu un accident de voiture spectaculaire qui a fini au journal télévisé régional.

Mes parents adoptifs sont morts.

J'ai survécu.

Les gens ont dit que c'était un miracle.

Ha ! Ils ne savaient pas que la force invisible qui m'avait gardée en vie n'était pas la main de Dieu, mais la patte du Diable.

Parce que je suis l'enfant du Diable.

Bref, après l'accident qui avait tué mes parents adoptifs, j'ai été placée en famille d'accueil à Nîmes. Mes nouveaux parents – Claire et Charles

Petit – se sont bien occupés de moi, malgré le fait qu’ils étaient accablés par la mucoviscidose de leur fils, Lionel, et l’instabilité de leur fille, Diane. Ils nous ont envoyés tous les trois dans la meilleure école privée de la ville, dans laquelle j’ai développé ma passion pour la géométrie et rencontré un copain qui est maintenant la clé du succès de mon entreprise – Hugo.

J’entends quelqu’un crier dans mon dos, ce qui me sort de mes souvenirs.

— Chloé, je savais bien que je te trouverais ici.

Je me retourne.

Fabien me regarde, sans sourciller.

— Salut, je lui lance.

Merde.

Quelle idiote ! Je ne peux pas croire que je suis retournée si tôt dans le bar où j’avais fait ma dernière touche. Normalement, j’attends au moins six mois, le temps que mes traces disparaissent, avant de revenir sur un terrain de chasse. Heureusement, Paris ne manque pas de bars et de cafés.

— Je suis content que tu sois seule, dit Fabien.

— En fait, j’allais partir. Je suis morte de fatigue.

Il hoche la tête.

— Je vais te raccompagner.

Et re-merde.

— Écoute, j’explique, nous avons passé un bon moment, mais je ne cherche pas à répéter la scène.

— Bien sûr que si.

— Pardon ?

— Pourquoi sinon serais-tu revenue dans ce bar alors qu’il y en a tant d’autres dans le coin ?

Bonne question. Je pourrais dire que j’aime cet endroit et que j’avais oublié son existence, mais ça ne serait pas crédible.

— Tu ne cherches pas une relation, c’est ça ? demande-t-il. Je comprends, vraiment. Pour ton information, je ne cherche pas non plus une petite amie.

— Je ne vois pas où tu en veux venir.

— Comme tu as dit, on a passé un bon moment. Alors, pourquoi ne pas remettre ça ?

C’est vrai, pourquoi pas ?

J'ai eu des « plans cul » par le passé, et ce type de relation sans contrainte me convient tout à fait. Avec l'homme qui convient – et Fabien semble être l'homme de la situation – mon corps bouillonnant d'hormones peut se laisser aller tandis que mon cœur reste parfaitement en sécurité. Nous pourrions continuer jusqu'à ce que l'excitation de la nouveauté s'estompe et ensuite passer notre chemin. Je suis restée six mois avec mon dernier « plan cul ». Mais ça ne s'est pas très bien terminé. Le pauvre type avait commencé à avoir des sentiments. Alors, j'ai dû le dégager.

Mais là encore, j'avais soupçonné dès le début qu'il était dangereux. Son sourire était bien trop chaleureux et ses gestes trop tendres. Fabien n'a pas montré de tels signes de faiblesse. Ce qui veut dire que notre inévitable séparation devrait se passer en douceur et d'un commun accord.

Alors oui, pourquoi pas ?

OceanofPDF.com

QUATRE

A lors que je me hâte dans la rue Lafayette, me battant avec mon parapluie contre les éléments qui ne laissent aucun doute sur le fait que l'été est fini, je ne peux pas m'empêcher de penser à Fabien.

Nous nous « voyons » tous les samedis soir depuis un mois maintenant, et je commence à me demander s'il est aussi bien pour moi que je le pensais. Il n'a pas montré de tendance romantique, alors tout va bien sur ce plan. Mais il a commencé à faire des remarques qui me dérangent. Rien de dramatique, juste des remarques occasionnelles sur mes vêtements, du genre « ton chemisier est trop transparent » et « ton jean est trop moulant », ou sur ma personne, comme « tes parents savent que tu couches à droite et à gauche ? ».

Son dernier commentaire m'a *vraiment* achevée. Samedi dernier, il a payé l'addition et insisté pour que nous quittions le bar avant que je termine mon verre.

— Où est l'urgence ? lui ai-je demandé.

Son regard s'est dirigé vers un homme qui prenait une bière au comptoir.

— Il n'arrête pas de te mater.

— Et alors ?

— Que veux-tu dire par « et alors » ? a-t-il rétorqué, les narines frémissantes.

— Je ne l'ai pas maté, non ?

— Peut-être que tu l'as maté pendant que je ne regardais pas, a-t-il répliqué, les lèvres serrées en m'attrapant par le bras. On part.

J'ai haussé les épaules et l'ai suivi, déçue par son soudain accès de jalousie et par les implications que cela aurait sur notre arrangement.

Fabien n'est peut-être pas un type sensible, mais il est en train de devenir possessif, ce qui veut dire qu'il est temps de mettre fin à notre histoire et de commencer à chercher un nouveau candidat.

C'est dommage, vraiment, parce que les choses marchaient bien de mon point de vue. Aussi bien qu'elles le peuvent pour moi, de toute façon. Mais bon, tout ce qui est bon ne dure pas, comme on dit fort judicieusement. L'ennui, c'est que Fabien ne saura jamais que je lui fais une faveur. Il ne soupçonnera jamais que le fait que je mette fin à notre relation maintenant – aux premiers symptômes de son attachement grandissant, bien que pesant – pourrait lui sauver la vie. Il sera en colère pendant un bout de temps et il me méprisera. Mais ça ne me dérange pas. Au moins, il ne deviendra pas une victime supplémentaire de ma toxicité.

Ce n'est pas pour rien qu'on m'appelle « Chloé le baiser de la mort ».

Bon, pour être franche, personne ne m'appelle pas comme ça. Sauf moi-même. Il faut bien que quelqu'un le fasse.

Une voiture roule dans une flaque et m'arrose les jambes. Je me penche pour essuyer les éclaboussures sur mes tibias et mes mollets et faire disparaître l'humidité du mieux que je peux à travers mes bas. Quand je termine de frotter, je me redresse et je jette encore un coup d'œil à la carte sur mon téléphone. La rue Cadet doit être la prochaine sur la gauche. C'est là que je me rends pour rencontrer Jeanne, la sœur aînée de Hugo.

Il m'a téléphoné hier soir pour me dire qu'il avait eu des nouvelles de son examen – il l'a réussi brillamment et il aura sa licence professionnelle dans quelques semaines. Il m'a également annoncé que Jeanne voulait nous embaucher pour rénover son bistrot.

Je ne savais pas que Jeanne avait acheté un bistrot.

— Ça dépendra de la quantité de travail à faire, lui ai-je dit. Nous avons des chantiers de fin octobre jusqu'à la fin du printemps.

— Je sais. À mon avis, ça ne nous prendra pas plus de trois semaines. Quatre avec les possibles aléas.

— Si jamais on prend ce chantier, ai-je répliqué en essayant d'adopter un ton menaçant, ne songe même pas une seconde à te comporter comme si tu connaissais la cliente.

— Ça ne marcherait pas, même si j'essayais. N'oublie pas que je suis son *petit* frère.

— Et alors ?

— Tu sais, dans le meilleur des cas on maternelise les cadets et dans le pire des cas on les ignore, peu importe ce qu'ils font comme boulot, leur expérience et leur âge.

— Oh, tu exagères ! Jeanne t'adore.

— M'adorer – oui. Me respecter – je n'en suis pas si sûr.

Là, il a marqué un point. J'aurais employé exactement les mêmes mots pour décrire l'attitude de Lionel vis-à-vis de Diane et de moi.

— Abuser de ma position privilégiée serait inutile dans ce cas, a ajouté Hugo avec une pointe de tristesse dans la voix comme s'il savait à qui je pensais.

— Certainement.

— Si tu veux connaître toute la vérité, je suis surtout inquiet du fait que Jeanne peut te faire changer d'opinion à mon égard.

— Parce que tu penses que j'ai une bonne opinion de toi, hein ? ai-je rétorqué.

— Je pense que oui, a-t-il répondu avant de s'interrompre. Mais ce qui m'énerve encore plus que l'attitude de Jeanne, c'est comment son mari, Mathieu, a vite adopté la même attitude. Maintenant, il me traite comme si j'étais son petit frère. Ça me rend fou.

Hugo a soupiré, et je l'ai imaginé en train de secouer la tête.

Malgré tout, je tiendrai tous les paris qu'il aime quand même Mathieu. Parce que depuis quinze ans que je le connais, Hugo Bonnet n'a jamais vraiment *détesté* personne.

Alors que je tourne dans la rue Cadet, je me souviens un par un de tous nos camarades de classe, de nos professeurs et de nos connaissances communes à Nîmes et à Paris. Et comme je le soupçonnais, je ne peux pas en identifier un seul que Hugo aurait pu considérer antipathique. Est-il seulement capable d'éprouver un tel sentiment ?

Quand j'arrive au bistrot qui s'appelle « La Bohème », il est déjà là. L'endroit est agréable et pas guindé, mais indéniablement démodé malgré les affiches rigolotes sur les murs. Jeanne, que je n'ai pas vue depuis des années et dont les cheveux bleus et les piercings semblent relégués dans les oubliettes, me salue chaleureusement.

Elle me présente la serveuse en chef – une femme dans la vingtaine prénommée Manon – et un serveur qui doit avoir le même âge, Amar. Le

chef cuisinier et les deux autres serveurs sont absents pour le moment, mais Jeanne m'explique que je les rencontrerai plus tard dans la journée.

Je regarde autour de moi, et mon esprit commence à envisager différentes possibilités. Cet endroit pourrait devenir un super bistrot nouvelle vague ou un restaurant style « studio d'artiste ». Je pourrais aussi en faire un café chic-décontracté ou même un bar à jus branché, pourvu que la structure s'y prête. Mais il ne faut pas que je m'emballe. Voyons d'abord ce que veut Jeanne et jusqu'où elle peut aller financièrement. À moins que son changement aille au-delà de l'abandon du *look* gothique, cette femme ne va certainement pas me donner carte blanche comme l'avait fait madame Beauvais.

— Mathieu et moi avons vingt mille euros pour ce projet, dit Jeanne en ouvrant un bloc-notes. Et voilà nos idées.

Je savais bien que je ne tiendrais pas les rênes.

— Nous avons besoin de plus de lumière dans la salle de devant, dit-elle alors que j'examine ses croquis. Et j'aimerais transformer le sous-sol en salle de concert avec une petite scène.

— Nous accueillons souvent des musiciens et des comédiens, intervient Manon avec fierté. Et dans ces cas-là, la salle de devant est trop encombrée, et c'est le bazar. Il nous faut donc un espace dédié aux spectacles.

— Tu peux faire ça ? me demande Jeanne.

— Je dois d'abord voir le sous-sol et évaluer la quantité de travaux, je lui réponds. Il t'a précisé que nous prendrons ce chantier seulement si nous pouvons terminer d'ici fin octobre ? je poursuis en désignant Hugo.

Jeanne hoche la tête.

— Votre circuit électrique est aux normes ? je reprends.

— L'ancien propriétaire l'avait mis aux normes juste avant de me vendre le bistrot, explique-t-elle. Alors, c'est réglé.

— Et la plomberie ? Et la cuisine ?

— La cuisine a besoin d'un nouveau carrelage et d'un nouveau mobilier, intervient Hugo. Et les trois toilettes resteront où elles sont.

Je me dirige vers la porte marquée d'un pictogramme indiquant un fauteuil roulant. Si nous faisons affaire, je devrai m'assurer que l'endroit répond aux toutes dernières réglementations en matière d'accessibilité, mais au moins il ne faudra pas déplacer de cloisons. Ensuite, je jette un coup d'œil aux toilettes des hommes et des femmes qui sont dans un état vraiment pitoyable.

— Tu les veux en noir, c'est bien ça ? je demande en me tournant vers Jeanne qui se tient derrière moi. Les toilettes et tout le reste ?

Elle écarte les bras, les paumes tournées vers le haut.

— Qu'est-ce que je peux dire ? Il faut bien que mon côté gothique s'exprime.

Je retourne au bar et passe ma main sur le comptoir en cuivre, appréciant la sensation et les changements de teinte sous la chaleur de ma peau. Le comptoir est un des éléments originaux du bistrot que Jeanne veut à tout prix conserver.

Tout à fait d'accord avec ça.

Je caresse la surface lisse encore quelques instants et m'accroupis pour admirer les panneaux en acajou sur le devant. Ils sont d'un riche brun rougeâtre, et je me réjouis à l'idée de les toucher. Alors que mes doigts s'imprègnent de leur texture et de leur chaleur, et que mes yeux se régaler de leur couleur, je me dis que la vie est belle. Tant que je prends les précautions nécessaires avec les *gens*, je peux tirer mon bonheur des *choses* aussi souvent et autant que je le veux.

Les dieux m'autorisent à toucher ce comptoir ancien ou à savourer des macarons à la pistache. L'univers me laisse me faire plaisir avec de la musique et des livres. Et le plus important, c'est que le Diable ne punisse pas un innocent à cause de moi.

Après avoir touché et regardé à fond le comptoir, je me lève et parcours le reste des croquis de Jeanne.

— Bon, dis-je en fermant le bloc. Nous devrions pouvoir tenir ton budget et notre calendrier, mais ça dépend de—

— Oui ! s'écrie Jeanne en levant le poing au ciel.

— Doucement, dis-je avec un sourire. J'ai dit que nous *devrions*. Allons voir le sous-sol maintenant, d'accord ?

Jeanne, Hugo et moi descendons l'escalier en bois. La première chose que je remarque dans le sous-sol est que le plafond est suffisamment haut pour construire une estrade. L'espace est sombre ce qui veut dire que je vais devoir faire preuve d'ingéniosité pour l'éclairage. La bonne nouvelle est qu'il n'y a pas d'humidité ou de moisissure visible et que l'évacuation des eaux semble fonctionner comme sur des roulettes. Pas de problème structurel non plus. Par contre, les murs ne sont pas en bon état et ils sont mal isolés. Mais c'est facile à arranger.

Dans l'ensemble, le sous-sol est dans un meilleur état que je ne l'avais craint.

Une fois remontés, Jeanne nous sert à boire. Elle ne dit rien, mais je devine clairement sa question muette.

— Alors, qu'est-ce que tu en penses ? je demande à Hugo.

— Je pense que c'est faisable, dit-il avec un clin d'œil, et je ne dis pas ça parce que la cliente est une proche.

— Et toi, René, qu'en penses-tu ? je lance à mon deuxième co-équipier qui nous a rejoint entretemps. Tu es d'accord avec l'avis *non biaisé* de Hugo ?

— Bien sûr, répond René en réprimant un sourire. Mais ne compte pas sur moi pour faire des heures supplémentaires. Tu connais les règles de ma femme – si je ne suis pas à la maison à dix-neuf heures pour dîner avec les enfants, je suis privé de dessert.

Je hoche la tête.

— C'est ta manière de me dire qu'on ne terminera pas à temps sans travailler le soir ? je fais remarquer.

C'est inévitable de travailler un soir ou deux pour terminer un chantier, mais je doute qu'il faudra plus que ça pour cette rénovation.

— Ce que je pense n'a pas vraiment d'importance à ce stade, non ? déclare René en haussant les épaules de manière théâtrale. Je ne suis qu'un simple menuisier de Lille contre la mafia de Nîmes avec vos manières impitoyables et votre accent atroce.

Jeanne éclate de rire.

— Regarde le bon côté, René, dit Hugo. On pourrait venir de plus loin au sud. De Corse, par exemple. Ou pire encore, de Sicile.

— Mais on a quand même la *vendetta*, déclare Jeanne en mettant les mains sur ses hanches. Et aussi l'*omerta*. Alors, si j'étais toi, je pèserais mes mots.

Hugo fronce les sourcils en direction de René, en regardant le pauvre homme du haut de ses un mètre quatre-vingt-dix tout en muscles.

Bon, le moment est venu de rendre mon verdict.

— J'ai bien pris note de tes préoccupations, René, et je te promets que tu ne seras pas privé de dessert. Quarante pour cent au démarrage, je poursuis en me tournant vers Jeanne, vingt dans trois semaines et les quarante restants à la fin.

— Marché conclu, dit-elle. Quand peux-tu commencer ?

— Je prépare le contrat ce soir pour que tu puisses le signer demain. Nous commencerons dès que tu auras vidé le bistrot.

Sur ce, tout le monde se serre la main, René part dans sa voiture, et je grimpe dans la fourgonnette de Hugo.

J'apprécie qu'il ait acheté ce véhicule. Une voiture qui a suffisamment de place pour transporter des outils, du matériel de construction et des déchets tout en étant assez petite pour pouvoir stationner dans Paris est indispensable pour notre activité. Et comme j'ai lamentablement échoué trois fois à l'examen du permis de conduire, et que mon moniteur m'a suggéré de laisser tomber, cette acquisition de Hugo m'a permis de développer mon affaire.

Au diable les euphémismes !

Il faut bien que je reconnaisse que le retour de Hugo dans ma vie m'a sauvé de la faillite.

OceanofPDF.com

CINQ

Pendant que j'étudiais à Versailles pour devenir architecte et que Hugo travaillait dans la boulangerie de ses parents à Nîmes, nous sommes restés en contact via Facebook. Nous avons fait des commentaires sur chacune de nos photos, les miennes prises dans des fêtes, les siennes dans des randonnées. J'ai « liké » ses trois petites amies – successives, pas simultanées – et il m'a demandé régulièrement si j'étais toujours célibataire.

À chaque fois, j'ai répondu que je l'étais et que j'avais l'intention de le rester.

Alors que la fourgonnette salvatrice de Hugo se faufile dans la dense circulation parisienne, je réfléchis à mon « empreinte numérique » et réalise qu'elle est aussi éloignée de ma vraie vie que les contes de fée le sont de la réalité. La somme de mes posts crée une sorte de « voile peint », un joyeux écran de fumée pour ma petite âme triste. Si je me sens avec des tendances suicidaires, alors je poste une photo souriante de la fête à laquelle je suis allée le samedi passé, et c'est l'image que Claire, Charles, Diane et le reste du monde auront de ma vie.

Je me demande souvent si Hugo se laisse également berner par mon hédonisme feint.

Quand nous nous arrêtons devant mon immeuble dans le quatorzième arrondissement, il y a une place suffisamment grande pour une fourgonnette juste de l'autre côté de la rue.

Ça arrive les miracles.

Hugo se gare et me regarde comme pour dire : « Il fallait que je prenne cette place, vu combien c'était improbable. »

— Tu veux monter prendre un verre ? je lui propose.

C'est bon. Diane devrait être à la maison en train de retoucher ses photos numériques et de les télécharger sur différentes banques d'images.

— *Mercé*, répond-il en provençal.

Il ne le parle pas vraiment, mais il aime ponctuer ses phrases de mots du Sud.

Quand j'ouvre la porte, j'entends Diane crier depuis le salon : « Je suis en train de faire chauffer une pizza pour le dîner ! »

Hugo s'arrête sur le pas de la porte, passant d'un pied sur l'autre.

— Entre, je lui dis.

— Je ne veux pas m'incruster dans votre soirée-pizza.

— C'est soirée-pizza presque tous les soirs, je précise. Et on n'arrive jamais à la terminer. Alors, ton aide sera très appréciée.

Il hoche la tête et entre.

Diane et Hugo se saluent et se lancent dans l'évocation des souvenirs de l'école. Diane étant seulement un an plus jeune que Hugo et moi, nous avons passé tous les trois beaucoup de temps ensemble.

Nous terminons la pizza et nous nous attaquons ensuite à un pot de glace.

Diane est en forme, et la soirée est si sympa que j'en arrive à regretter d'avoir donné rendez-vous plus tard à Fabien. D'autant plus que notre rencontre ne sera pas agréable.

Les ruptures ne le sont jamais.

— Ton orthodontiste a fait un super boulot avec tes bagues, fait remarquer Diane à Hugo avec un hochement de tête d'appréciation.

— Merci, répond-il, le sourire aux lèvres. Tu parles comme un dentiste.

— J'aurais pu le devenir, rétorque Diane en levant les yeux au ciel. Mais heureusement pour moi et pour tous ceux qui pourraient avoir besoin d'un plombage, j'ai eu un éclair de lucidité après une année de médecine.

— Je vois, dit-il avec un regard compatissant. Qu'est-ce qui t'en a fait prendre conscience ?

— L'ennui, je suppose, explique-t-elle en haussant les épaules. Ça allait au début, jusqu'au jour où je me suis avouée à moi-même que je ne voulais pas passer huit heures par jour, cinq jours par semaine pendant quarante-cinq ans de ma vie à mettre mes doigts dans la bouche des gens. C'était le rêve de mes parents, pas le mien.

— Et tu es photographe maintenant, n'est-ce pas ? demande Hugo.

Diane acquiesce.

— Elle a beaucoup de talent, je déclare. Le problème est que c'est difficile de pouvoir vivre du métier de photographe, indépendamment du talent que tu peux avoir.

— Chloé, s'il te plaît ! supplie Diane, les mains jointes en signe de prière. Je sais que tu t'inquiètes pour moi, mais tu ne devrais vraiment pas.

— Je ne m'inquiète pas—, je rétorque.

— Je ferai autre chose que de la photo d'art, c'est promis, proteste-t-elle en me coupant la parole. J'immortaliserai les mariages, les baptêmes et autres merveilleuses célébrations qui mettent du beurre dans les épinards des photographes. Et je n'abuserai pas encore longtemps de ton hospitalité.

— Tu peux rester aussi longtemps que tu veux, je réponds. Et tu le sais.

— Comment vont Claire et Charles ? demande Hugo en changeant fort heureusement de sujet.

— Maman va bien, répond Diane. Papa a eu un AVC il y a six mois.

— Mince alors ! s'exclame Hugo en fronçant les sourcils. Pourquoi personne ne m'en a parlé ? Il va bien ?

Par « personne », il veut dire moi, bien sûr.

Hugo a l'air bouleversé, même s'il n'a pas vu Charles depuis des années.

— Plus ou moins, explique Diane. Tout est relatif. Il ne peut pas bouger son bras droit, et les docteurs ne sont pas sûrs qu'il puisse le rebouger un jour. Tu devrais aller le voir bientôt, suggère-t-elle en se tournant vers moi. Tu sais combien tu comptes pour lui.

Je sais.

Ce qui est précisément la raison pour laquelle j'ai bien l'intention de rester loin de Marseille où il vit désormais, aussi longtemps que je pourrai. Charles et moi parlons par téléphone de temps en temps. Diane, qui vénère son père, me tient au courant de chaque aspect de sa lente convalescence.

Pauvre Charles !

D'abord la faillite, ensuite le divorce – et maintenant ça.

Je ne peux pas m'imaginer une seconde à sa place. Un créateur talentueux, un père de famille exemplaire et un pilier de la communauté locale depuis deux décennies, et maintenant retour à la case départ. Détruit, handicapé et seul.

Et c'est de ma faute.

— Et puis quoi encore ! explose Diane. Pourquoi c'est de *ta* faute ?

Merde.

Je dois l'avoir dit à voix haute.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, je me reprends rapidement. C'est juste une façon de parler.

— Ah, répond Diane en relevant lentement la tête. Bon, d'accord. Parce que je sais exactement de la faute de qui c'est, et je vais lui faire payer.

— Qu'est-ce que tu racontes ? je demande, l'air inquiet.

— Rien, se contente-t-elle de dire en se levant et en m'adressant un rapide sourire. Une façon de parler, comme tu dis.

Je secoue la tête. Diane est tellement gamine ! À vingt-quatre ans, elle est aussi téméraire et immature que si elle en avait quatorze. Mais elle n'a plus quatorze ans. Elle a des documents officiels prouvant qu'elle a le droit de gâcher sa vie.

— Tu as dit que tu habitais dans le vingtième ? demande-t-elle à Hugo. Je vais dans cette direction. Tu peux me déposer ?

Il me regarde, une question muette dans les yeux.

Je secoue la tête.

Désolée, mon pote, mais notre soirée ensemble se termine maintenant.

— J'ai un truc urgent dont je dois m'occuper avant demain, dis-je en ne prenant même pas la peine d'avoir l'air de m'excuser.

Il hoche la tête et part avec Diane.

Dix minutes plus tard, j'attrape mon sac à main et je me précipite dans le crépuscule.

SIX

Ce matin, je suis très contente de moi – et pour une bonne raison.
Deux, en fait.

Je suis soulagée d’avoir mis un terme à mon histoire avec Fabien qui me donnait plus de problèmes qu’il n’en valait la peine. Comme prévu, la rupture a été moche. Et les noms d’oiseaux qu’il m’a lancés alors que je sortais du bar l’étaient encore plus. Mais c’est fait, et nous allons tous les deux tourner la page en un rien de temps.

La deuxième raison qui me réjouit est empilée dans des cartons posés devant moi. J’ai trouvé le carrelage parfait. Les carreaux que j’ai dénichés sont très résistants, antidérapants et magnifiques. Quand ils sont posés bout à bout, ils forment un dessin en trois dimensions en noir, gris et blanc, inspiré d’une illusion d’optique d’Escher.

Je m’accroupis au centre de la pièce et place une douzaine de carreaux sur le sol. Ils sont vraiment beaux. Je ne peux pas en détacher mon regard et je reste un long moment comme si j’étais hypnotisée.

— Tu as perdu quelque chose ? demande Jeanne. Je peux t’aider à chercher ?

Je me tourne en direction de la voix.

Elle est à quelques pas de moi, me regardant, l’air inquiet.

— Laisse-la tranquille, dit Hugo. Tu ne vois donc pas que *ze boss* est en plein milieu de quelque chose ?

Je déteste quand il m’appelle comme ça.

— De quoi ? demande Jeanne.

— Un nirvana express, répond-il alors que je me lève.

Jeanne lance un regard interrogateur à son frère.

— Connu également sous le nom de « moment d'appréciation de la beauté », explique-t-il. Mais ne t'en fais pas, elle ne va pas entrer en transe pour du carrelage.

— Ah bon, soupire Jeanne avec un petit sourire au coin des lèvres.

— Mais attention, plaisante Hugo en faisant la moue, je ne parierai pas là-dessus.

— Un « moment d'appréciation de la beauté », tiens donc ? je m'exclame en souriant. Je n'ai pas entendu cette expression depuis le secondaire.

Il me sourit en retour, les yeux pleins d'une chaleur qui m'enveloppe confortablement comme une couette par une nuit d'hiver.

— Je vois, dit Jeanne.

Son regard va de Hugo à moi, et ensuite une expression bizarre passe dans ses yeux comme si elle venait de réaliser quelque chose.

— Qu'en penses-tu ? je lui demande en montrant le carrelage.

— J'adore, répond-elle sans hésitation.

— Ta serveuse en chef également, ajoute Hugo, l'air réjoui. Même ton chef cuisinier taciturne a murmuré quelque chose qui ressemblait à un « c'est beau » quand il est passé tout à l'heure.

— Que demander de plus ? s'exclame Jeanne en me tendant le catalogue des sanitaires que je lui ai donné hier. J'ai marqué ce que j'aime.

Elle part peu de temps après, nous laissant Hugo, René et moi à notre travail.

Je ne peux que constater que René est la seule personne qui n'a rien dit de positif sur le carrelage. Mais René n'est pas du genre positif.

— C'est la loi de Murphy, annonce-t-il en émergeant de la cuisine que nous avons cassée la veille.

— Tu parles de quoi exactement, je lui demande avec un demi-sourire.

— De cette foutue vague de froid qui vient de Groenland. Elle a atteint Paris juste le jour que nous démontons le système de chauffage.

— Ah, ça !

Il souffle une bouffée de condensation pour étayer sa déclaration.

— Mets une autre polaire, lance Hugo qui transporte un énorme sac de gravats en passant devant nous.

Il est en tee-shirt, haletant et son visage est un peu rouge par l'effort. On dirait que cette vague de froid du Groenland ne l'impressionne pas plus que ça.

J'admire ses bras musclés, puis mon regard s'attarde sur sa large poitrine, ses épaules et son cou fort. La raison pour laquelle cet Hercule ne paraît pas intimidant, même pour quelqu'un qui ne le connaît pas, est son visage avenant encadré d'épais cheveux brun-roux.

Je suis intimement convaincue que la vague de froid du Groenland refroidira l'enfer avant que Hugo Bonnet utilise sa force exceptionnelle pour blesser quelqu'un intentionnellement.

Je lorgne encore un peu sa silhouette. Quand il franchit la porte principale, je me tourne, honteuse, me rappelant qu'il n'est pas mon genre. Hugo est trop du genre Thor – trop massif et trop... gentil. Je préfère Loki. Les mauvais garçons sont plus appropriés pour le type de relations que je pratique. Mon genre, ce sont les hommes minces et nerveux aux joues creuses et aux cheveux lisses.

Les hommes comme Fabien.

Pas comme Hugo.

Répète après moi, Chloé : Hugo n'est pas mon genre. Mon genre, ce sont les hommes comme Fabien.

Bien.

Où en sommes-nous maintenant ? Ah oui, le froid !

— Jeanne est partie chercher son radiateur d'appoint, dis-je en me tournant vers René.

— Dis-lui de ne pas s'en faire, me répond-il en soufflant une autre bouffée d'air qu'il regarde se transformer en un petit nuage. Ça ne changera rien.

— Mais si.

Vu la taille du bistrot et la température extérieure, René a raison, bien sûr. Mais je ne vais pas le reconnaître.

— En plus, j'ajoute, la vague de froid ne va pas durer. On est encore en octobre.

Hugo revient de la fourgonnette et s'arrête près de nous.

— On en a bien pour au moins une semaine avec ce temps, lance-t-il. J'ai regardé la météo hier soir.

— Ne mets pas de l'huile sur le feu ! je rétorque en le fusillant du regard.

— Quoi ? dit-il avec un sourire. C'est toujours mieux d'être préparé.

En entendant ces mots, mon estomac se noue et la nausée me monte à la gorge.

Il n'aurait pas dû dire ça.

J'attrape mon sac resté sur une chaise le long du mur et en sors un paquet de cigarettes.

Hugo fronce les sourcils.

— Je croyais que tu avais arrêté.

Je le fusille à nouveau du regard.

Quand nous avions dix-sept ans, un commentaire comme celui-là lui aurait valu une réplique cinglante. Mais maintenant, je me contente d'attraper ma veste et de sortir.

Arrivée à la moitié de ma sucette à cancer, je reconnais que sortir sur le trottoir pour fumer une cigarette était une mauvaise idée. Si la cigarette aide un peu à calmer mon malaise, elle est inutile pour balayer les souvenirs de ma tête.

Mon frère adoptif, Lionel, avait fait de cette phrase sa devise : « C'est toujours mieux d'être préparé. » Il la disait pour tout et pour n'importe quoi, pour les choses importantes et les choses futiles, en plaisantant et en parlant sérieusement, quand c'était justifié ou pas.

En per-ma-nen-ce.

C'est toujours mieux d'être préparé, disait-il en insistant pour que j'emporte un couteau suisse dans les randonnées avec Claire et Charles. Il le répétait aussi quand il m'apprenait à nager et comment frapper un homme là où ça fait le plus mal. Et c'est avec l'air déterminé qu'il me le disait quand il me faisait réviser avant un examen.

Il commençait toujours par cette phrase quand il me donnait des nouvelles de l'évolution de sa maladie et m'expliquait qu'il pouvait en mourir à n'importe quel moment dans les dix prochaines années.

Lionel est mort à vingt-deux ans, et je sais que j'en suis responsable.

C'est vrai qu'il avait déjà la mucoviscidose quand je suis entrée dans sa vie. Il l'avait depuis sa naissance. Mais je suis sûre qu'il aurait pu vivre jusqu'à la trentaine, comme c'est le cas pour la moitié des personnes atteintes de cette maladie. Peut-être même jusqu'à la quarantaine pour lui donner suffisamment de temps pour laisser quelque chose derrière lui. Suffisamment de temps pour profiter de l'amour d'une femme et peut-être de celui d'un enfant. Mais il n'a pas eu de temps supplémentaire.

À cause de moi.

Quelques mois après la mort de Lionel, j'ai eu mon bac et j'ai déménagé à Paris. Ce n'était pas une fuite, contrairement à ce que Diane a

dit à plusieurs occasions. C'est même le contraire. C'était une tentative pour limiter les dégâts.

J'ai quitté Nîmes il y a sept ans pour protéger une gamine à la tête dure et ses parents de mon côté Midas.

À moins que...

C'était pour *me* protéger de l'intensité de leur chagrin.

Je me frotte le front. Est-il possible que j'ai quitté la famille Petit parce que je ne pouvais pas gérer leur chagrin ? Était-ce autant une fuite de ma part qu'une opération de sauvetage de la famille Petit ?

Un bruit de pas se rapprochant me tire de mes pensées.

Hugo apparaît à la porte et me jette un regard d'excuse. Il semblerait qu'il ait deviné pourquoi j'ai agi bizarrement.

— J'arrive dans une seconde, lui dis-je en montrant ce qu'il me reste de cigarette.

— Y'a pas d'urgence, *boss*, réplique-t-il.

— Arrête de m'appeler *boss*.

— Où est le problème ? Tu es mon *boss* maintenant.

— Pas vraiment, non. Nous sommes associés.

— Alors, tu veux que je t'appelle « associée », ironise-t-il avec un petit air taquin dans les yeux.

Je lui fais les gros yeux.

— J'ai l'impression que non, reprend-il, un léger sourire au coin des lèvres. Ou tu préférerais peut-être que je t'appelle *pitchoune* comme je le faisais au lycée ?

Pitchoune. Le mot du Sud pour « petite ».

C'est vrai qu'avant il m'appelait comme ça.

Et j'aimais ça.

— Comparé à *boss*, ça fait une sacrée différence, dis-je en plissant les yeux.

— Tu as raison, acquiesce-t-il avec sérieux – avec un peu trop de sérieux. C'est trop familier. Nous sommes des professionnels.

J'essaie de ne pas sourire.

— Je pense que je vais m'en tenir à *boss*. C'est court et clair. Et en plus, c'est drôle.

— En quoi c'est drôle ?

— Tu ne vois pas ?

Je secoue la tête.

— Je suis Hugo, dit-il en pointant le doigt vers sa poitrine.

Il marque une pause pendant laquelle il fait une mimique comme pour dire : « Allez, tu devrais comprendre. »

Mais je ne pige pas.

— Je suis Hugo, répète-t-il en ayant enfin pitié de moi. Tu es *Boss*. Ensemble, nous sommes—

— Par pitié ! je m'exclame en lui jetant le regard le plus dur que je suis capable de lancer. C'est encore plus bête que les blagues les plus stupides que tu faisais dans la classe de madame Durand.

— Je sais, mais c'est drôle, répond-il avec un sourire.

— Non, ce n'est pas drôle, je réplique en fronçant les sourcils.

Et ça ne l'est vraiment pas.

Si seulement lesdits sourcils pouvaient se mettre d'accord et se froncer avec un semblant de conviction !

— Tu as raison. C'est une blague stupide.

— Hum, je marmonne en écrasant ma cigarette dans le cendrier d'extérieur.

— Ça ne se renouvellera pas, dit-il avec une lueur de malice dans les yeux, *boss*.

Il glousse, ferme vite sa bouche et avale sa salive. Puis il renverse sa tête et regarde vers le ciel, luttant sans aucun doute contre une irrésistible envie d'éclater de rire.

Mon Dieu. Cet homme n'a vraiment pas besoin de grand-chose pour s'amuser.

Je commence à lever les yeux au ciel, mais il s'avère que ma bouche traîtresse se montre beaucoup moins coopérative que mes sourcils. Elle se transforme en un sourire à pleines dents, et j'émetts un grognement qui ressemble plutôt à un rire.

René passe la tête dans l'embrasement de la porte.

— C'est quel mur qui va servir pour exposer les tableaux ?

— Le grand dans la salle de devant, je lui réponds. Je vais te montrer.

Au moment où je me tourne pour rentrer dans le bistrot, j'attrape dans ma vision périphérique l'image d'une silhouette familière qui se tient près du kiosque de l'autre côté de la rue.

Fabien. *Qu'est-ce qu'il fout là ?* Je me tourne pour mieux voir, mais il n'y a personne près du kiosque.

Génial.

J'ai des hallucinations maintenant, le tout mêlé à l'impression d'être suivie. C'est ridicule. Ça voudrait dire que je crains pour ma sécurité et que j'ai peur qu'on me fasse du mal.

Ce qui n'est pas le cas.

Pourquoi aurais-je peur ?

Je suis le rejeton du Diable, voyons !

OceanofPDF.com

S E P T

— **R**eprends-en un peu, dit Hugo en poussant le plat de sushi vers moi. Tu ne manges pas assez.

Jeanne penche la tête et me regarde.

— Il a raison. Tu as l'air plus maigre qu'il y a deux semaines.

— Peux-tu dire à la fratrie Bonnet que mon poids ne les regarde pas ? je proteste en me tournant vers René.

— Laissez Chloé tranquille, dit René sans conviction et sans même prendre la peine de lever la tête de ses nouilles frites.

Nous mangeons tous les quatre sur le pouce, debout au comptoir du bistrot. Habituellement, nos pauses-déjeuner sont constituées de sandwiches et de café en thermos, mais aujourd'hui Jeanne a cassé notre routine en faisant son apparition à midi avec des sacs de nourriture asiatique à emporter.

— Oh, regardez ! s'écrie-t-elle en montrant quelque chose par la vitre.

Tout le monde se retourne et découvre deux officiers de la police montée qui passent au pas dans la rue.

— C'est beau, non ? dit Jeanne. Ils ont l'air si dignes, si... comme l'agent Benton Fraser.

— Je devrais le connaître ? demande René en fronçant les sourcils.

— Tu n'as pas vu *Un tandem de choc* ? s'étonne Jeanne.

Elle lui donne quelques instants pour situer la série télévisée, mais finit par se résigner d'un revers de la main.

— Laisse tomber.

— Ils ont le dos trop raide, dit René.

— Le dos de qui ? Celui des cavaliers ou celui des montures ? demande Hugo en avalant un autre sushi.

— Celui des flics, répond René en montrant les hommes. Ils n'ont pas l'air à l'aise. Ça se voit qu'ils manquent de pratique.

— Ça vaut quand même la peine, je commente. Les chevaux sont un moyen de transport écologique, et Paris en a bien besoin.

— Pas aussi écologique que tu le penses, dit René en se resservant des nouilles. As-tu pensé à tout le méthane que les chevaux lâchent dans l'air parisien ? La police devrait s'en tenir aux vélos.

À ce moment-là, un cheval s'arrête et lâche un gros tas en plein milieu de la rue.

— J'ai changé d'avis, intervient Jeanne. La police devrait peut-être se contenter de marcher.

— Les vélos ne lâchent pas des crottes, lance René avec un haussement d'épaules.

— C'est bien vrai, réplique Jeanne en commençant à ramasser les emballages vides et les baguettes. J'ai toujours admiré la grande sagesse des gens du Nord.

— C'était un compliment ? demande René avec un sourire narquois. Venant d'une fille du Sud, on n'est jamais sûr de rien.

— Ce n'est pas parce qu'on a transformé la plaisanterie en une forme d'art qu'on ne peut pas apprécier les remarques censées, répond Hugo en venant à la rescousse de Jeanne.

Je ne peux pas m'empêcher de mettre mon grain de sel.

— Le Nord est peut-être le dernier bastion du bon sens de la France, mais le Midi en sera toujours le cœur, dis-je en ramassant nos serviettes de papier froissées.

René agite la main dans un geste d'abandon tandis que nous, les gens du Sud, échangeons des sourires triomphants.

Seul le mien disparaît en une seconde quand je me souviens que je ne suis pas une vraie personne du Sud comme Jeanne et Hugo.

Je pourrais tout aussi bien être du Nord comme René.

Ou même d'un autre pays.

Ou même venir de l'espace, si je poursuis cette réflexion jusqu'à sa conclusion logique.

Vers seize heures, alors que la lumière inonde la salle de devant, je me plante au centre de la pièce et je regarde le mur de la galerie d'art.

J'ai du mal à décider.

— Ça t'aide, me demande Hugo en s'arrêtant à mes côtés.

— Quoi ? De fixer le mur ?

Il hoche la tête.

— Peut-être, dis-je en regardant à nouveau le mur. J'ai juste besoin de me concentrer suffisamment pour envisager chaque option en détail.

— Si on choisit du gris, ça sera quelle nuance ?

— Ardoise, je réponds sans hésitation, pour donner un côté plus moderne au bistrot.

— Jeanne est fleur bleue, explique-t-il en se frottant le nez.

— N'exagère pas, je rétorque en levant la tête. Elle était gothique.

— C'était un truc d'ado – une manière de dire qu'elle avait une personnalité.

Je fronce les sourcils pour bien montrer que je n'y crois pas.

— Quand elle est seule, précise-t-il d'un air conspirateur, elle écoute Céline Dion et Abba, et elle adore la compagnie des personnes âgées.

— Fleur bleue, dis donc ! je m'étonne en secouant la tête. Qui l'aurait cru ?

— Eh oui.

— Donc ça veut dire que tu penses qu'on devrait juste peindre en blanc et laisser comme ça ?

— Et si..., commence-t-il à dire avant de s'interrompre pour réfléchir. Ardoise pour le bas et blanc pour le haut, reprend-t-il en montrant le mur.

J'essaie de m'imaginer.

— Le tiers du bas, pas la moitié, avec une démarcation pour souligner encore plus le contraste entre les deux parties... Mouais... ça pourrait marcher.

— Une simple baguette ou une moulure ? demande Hugo avec le regard qui s'allume.

— Une moulure, je rétorque avec un clin d'œil, pour satisfaire le côté fleur bleue de Jeanne.

— Elle aimera ça, affirme-t-il.

— Il faudra que ce soit du contreplaqué déjà peint pour rester dans notre budget.

— D'accord, répond-t-il d'un air professionnel.

Je surprends un petit sourire de satisfaction sur son visage juste avant qu'il ne disparaisse.

Puis je me surprends moi-même à sourire.

René part à dix-huit heures trente, mais Hugo et moi continuons à travailler. Il nous reste encore une semaine et je commence à stresser. Hugo n'a pas l'air de stresser, mais il reste de plus en plus tard le soir pour travailler avec moi dans le froid.

Ce soir, nous terminons le plâtre des murs du sous-sol. Vu la lenteur de séchage à cause du temps, j'ai loué un déshumidificateur. Le radiateur d'appoint de Jeanne est allumé également, même s'il n'est pas très efficace. Il fait un froid de canard dans le sous-sol.

Alors que nous étalons le plâtre sur deux murs opposés, Hugo commence à fredonner un air connu, puis se met à chanter *We are the champions, we are the champions...*

Je souris et me mets également à chanter à tue-tête.

Et soudain, j'ai seize ans. Je suis la capitaine de l'équipe féminine de basket-ball du lycée Alexandre Dumas et je suis déterminée à ce que nous gagnions une médaille au prochain championnat inter-lycées. Tous les jours après les cours, j'enfile un tee-shirt et un short, je jette mon sac d'école sur une pile de sacs contre le mur et je cours au milieu du terrain en plein air pour rejoindre un groupe de filles. Nous nous entraînons chaque jour, qu'il pleuve ou qu'il vente, et nous entonnons la chanson de Queen au début et à la fin de chaque entraînement. C'est notre hymne officieux.

Et Hugo – notre entraîneur bénévole.

Sa proposition de nous entraîner a stupéfié tout le lycée. Comme il n'était pas connu pour être un coureur de jupons, ses copains se sont creusés la tête pendant des semaines pour comprendre pourquoi le champion de l'équipe masculine de basket-ball avait cessé de jouer pour entraîner les filles. Les filles en question n'en avaient pas non plus la moindre idée, même si la plupart d'entre elles – sauf moi – flirtaient outrageusement avec Hugo.

La théorie de Diane était que le champion s'était sacrifié pour moi, mais c'était tout à fait ridicule.

Quand nous avons remporté le championnat inter-lycées, nous avons chanté *We are the Champions* en boucle et défilé dans les rues de Nîmes en nous passant de main en main notre trophée bien mérité et en félicitant Hugo, notre entraîneur et notre mascotte.

No time for losers,

'cause we are the champions...

Quand Hugo et moi terminons la chanson, je compare notre travail. Son mur est presque terminé alors que j'ai à peine fait la moitié du mien. Je suis fière de ce que j'ai fait – je le suis vraiment – mais la surface du mur de Hugo paraît si lisse qu'il faudra à peine le poncer demain.

Merde, qu'est-ce qu'il est doué.

Hugo se retourne et regarde mon mur.

— Bon boulot, Chloé, me lance-t-il.

Je le regarde par-dessus mon épaule.

— Ce n'est pas parce que je suis une femme que ça veut dire que je suis née sans aptitude pour manier la truelle.

— Tu m'enlèves les mots de la bouche, rétorque-t-il en fronçant les sourcils, je voulais dire que tu es vraiment bonne, comme si tu avais ça dans tes gènes.

Vraiment ? Qui sait, j'en ai peut-être hérité d'un de mes parents biologiques ? Mon père était ou est peut-être dans le bâtiment ?

Mais je crains de ne jamais le savoir.

Quand j'étais adolescente, j'étais obsédée par mes origines. Ça me rendait folle de ne pas savoir qui étaient mes parents biologiques et d'où ils venaient. Je ne compte plus les innombrables échanges que j'ai proposés au Père Noël et plus tard à Dieu : mes cheveux – et qu'ils ne repoussent pas – mon bras gauche, un de mes yeux ou une de mes oreilles et toutes mes dents. Je me disais que je pourrais porter des prothèses dentaires.

Mais ce fut en vain – l'Être suprême n'était visiblement intéressé par aucune partie de mon corps.

Une nuit de désespoir et d'insomnie, quand j'avais quinze ou seize ans, j'ai même offert une vie entière de chasteté en échange de toute information sur mes origines.

La réponse : silence radio.

Dès que j'ai été majeure, j'ai fait des recherches à travers les services d'adoption pour finir par m'entendre dire que l'identité de mes parents était inconnue.

Quand il est devenu possible de faire des tests ADN à titre privé, je n'en revenais pas d'avoir soudain la possibilité d'apprendre quelque chose sur mes ancêtres. Le test ne me donnerait pas l'identité de mes parents biologiques, mais il me dirait au moins quelle est mon origine ethnique, ce qui est déjà mieux que rien.

Infiniment mieux.

Mon apparence ne donne aucun indice. Je suis du type caucasien avec des yeux marrons et des cheveux bruns, ce qui fait que je pourrais être originaire de n'importe où, depuis la Russie jusqu'au Portugal.

Si j'ai vraiment de la chance, le test pourrait même me trouver des cousins éloignés. Si ça se trouve, le laboratoire pourrait définir ce qu'ils appellent un « cercle familial » et me mettre en contact avec les membres de ce cercle.

Il se pourrait même que je trouve un parent.

Pendant que j'explique tout cela à Hugo dans un long monologue désordonné, il m'écoute sans m'interrompre, l'air grave.

— Je suis désolé, dis-je. Je dois t'avoir ennuyé à mort avec ce truc.

— Tu es folle ou quoi ? C'est la première fois depuis qu'on se connaît que tu partages quelque chose d'aussi important pour toi. Je suis content. Et reconnaissant.

Je cligne des yeux, ne sachant pas comment y répondre.

— Qu'est-ce que tu dois faire pour ce test ? me demande-t-il.

— Envoyer un peu de salive à un laboratoire privé à l'étranger.

— Pourquoi à l'étranger ?

— Parce que ces tests sont interdits en France à cause de notre fameux principe de précaution.

— Et merde, s'indigne-t-il avec un soupir agacé. Comment avons-nous pu être révolutionnaires et devenir le pays le plus prudent de toute l'Europe ?

— Ça me dépasse.

— Tu vas le faire, alors ? Tu vas envoyer un échantillon de salive ?

— Oui.

— Quand ?

— Bientôt... un de ces jours, je réponds d'un ton hésitant.

— Et pourquoi pas tout de suite, vu l'importance que ça a pour toi ?

Je tourne le dos à Hugo et remet du plâtre sur ma truelle. Ces choses-là ne sont pas faciles à expliquer. Et c'est justement parce que c'est tellement important pour moi que je procrastine.

— Et si..., je finis par dire sans le regarder. Et s'ils ne trouvent aucun cousin, ou même pas un parent éloigné parce qu'aucune de ces personnes n'a fait le test ?

Hugo reste silencieux.

— Et si tout ce que j'apprends c'est que je suis en partie d'origine celte et d'origine basque avec un peu de sang slave ? je poursuis.

Il ne dit toujours rien, alors je me tourne, ayant tout à coup envie de voir ses yeux.

Ils sont remplis de compassion.

— Je ne sais pas si je suis prête à supporter la déception.

Il hoche la tête.

Soudain, j'ai froid – froid à en claquer des dents.

Je pose ma truelle sur l'établi et me frotte les mains.

— On devrait peut-être s'ar–, je commence à dire.

En quelques grandes enjambées, Hugo se retrouve près de moi et prend mes mains dans les siennes. Ses grandes paumes caleuses ensèrent complètement mes mains, et je suis stupéfaite de constater combien ça me réconforte.

Il commence à les frotter doucement en me regardant comme si j'étais la chose la plus précieuse au monde. Tout en continuant à frotter, il lève mes mains vers son visage, ouvre un peu ses mains et souffle sur mes doigts gelés.

Oh que c'est bon. Trop bon.

Au moment où la sirène d'alarme se met en marche dans ma tête, il baisse la tête et effleure l'arrière de ma main gauche avec ses lèvres. Le contact est électrisant, et je laisse échapper un soupir. Mais je ne craquerai pas.

Doucement, il retourne mes mains et plante un baiser brûlant dans le creux de ma paume droite.

Mes genoux tremblent. Une réaction chimique bizarre réchauffe mon sang jusque dans mon bas-ventre. Je suis pétrifiée par le choc de ce que Hugo fait et par comment je réagis. Je suis submergée par l'exaltation. Et la peur.

Ses lèvres douces et pleines appuient plus fort sur ma peau sensible, puis se déplacent vers la base de mes doigts et s'y attardent. Comment ce doux baiser, sans la langue – le baiser de mon ami – peut-il me paraître si intime ? Comment cela peut-il me paraître mille fois plus érotique que les caresses les plus sophistiquées de tous les mauvais garçons que j'ai connus ? Comment Hugo arrive-t-il me faire ça ?

Mais qu'est-ce qu'il est en train de me faire ?

J'essaie de reprendre ma respiration. L'alarme dans ma tête retentit de plus en plus fort jusqu'à devenir assourdissante. Je retire mes mains et je regarde les yeux sombres de Hugo.

Tu dois le faire, Chloé.

Tu dois l'arrêter.

Tu dois faire tout ce qu'il faut pour l'arrêter... avant qu'il ne soit trop tard.

— Chloé, dit-il en me regardant avec tellement de tendresse que ma poitrine se serre. Je—

— Faisons comme si ça n'était jamais arrivé, je l'interromps.

— Pourquoi ?

— Parce que...

Merde, Hugo. Comment pourrais-je t'expliquer ça ?

— Parce que je ne peux pas, je finis par dire avant de me tourner pour continuer à poser le plâtre.

Hugo fait de même.

Une heure plus tard, nous rangeons tout et partons sans nous dire un mot.

HUIT

Je porte un legging et un tee-shirt. Tout comme Jeanne, Manon et Diane. Nos regards sont rivés sur une blonde pulpeuse vêtue d'un pantalon de sport et d'un haut moulant. Ladite blonde est plantée sur une estrade posée devant un mur couvert d'un immense miroir. Elle trifouille la chaîne hi-fi. Dispersées dans la salle, une vingtaine de femmes de tous âges et de toutes corpulences la regardent.

Je ne comprends toujours pas très bien comment Jeanne et Manon ont réussi à me convaincre de venir avec elles à leur cours de zumba ce matin. Elles le suivent depuis septembre dans le club de sport qui vient d'ouvrir tout près du bistrot.

Elles adorent ça.

Manon est là pour perdre du poids pour pouvoir rentrer dans le jeans à la mode qu'elle a acheté en solde. C'est trop bête, parce que ses formes sont belles. J'aurais aimé qu'elles puissent être transférées sur mon corps maigre plutôt que s'envoler en fumée. *Quel gâchis !* Manon prétend également qu'en tant que serveuse en chef son apparence doit refléter davantage d'autorité.

Je ne vois pas le lien entre la disparition des poignées d'amour et l'augmentation de l'autorité qui se dégage d'une personne, mais bon... Manon semble en être convaincue.

Jeanne, avec son corps de rêve, n'a pas besoin et ne veut pas perdre du poids. Mais il se trouve qu'elle aime la zumba.

Diane, qui s'est levée exceptionnellement tôt ce matin et ne savait pas quoi faire de sa petite personne, est juste là pour passer le temps.

Quant à moi, je n'aime pas particulièrement la gym et l'exercice en général. En plus, perdre du poids est le cadet de mes soucis vu que je ne dépasse pas le XS depuis la puberté. Et je n'aime pas particulièrement danser non plus.

Alors, pourquoi je suis là ?

Arrête, Chloé ! Tu sais très bien pourquoi. C'est pour éviter de te retrouver face à Hugo après la mésaventure d'hier soir.

J'ai passé une bonne partie de la nuit à me repasser la scène dans la tête et à me poser des questions qui sont restées sans réponse. Comment va-t-il réagir quand il me verra demain matin ? Serons-nous capables de nous comporter comme s'il ne s'était rien passé ? Pourrons-nous être aussi à l'aise l'un avec l'autre que nous l'étions avant ?

Pouvons-nous sauver notre amitié ?

Le voudra-t-il ?

Parce que c'est ce que je désire plus que tout au monde.

Maintenant que je risque de perdre notre amitié, je prends conscience de combien j'y tiens. Pendant les six années qui se sont écoulées entre mon déménagement à Paris et l'arrivée de Hugo nous nous sommes peu vus, mis à part quand je rendais visite à Claire et à Diane à Nîmes ou quand Hugo venait voir Jeanne à Paris. Nous nous sommes envoyés quelques messages par Facebook, mais rien d'important ni de régulier. Cependant, je n'ai jamais douté du fait qu'il était toujours mon ami. Si j'avais eu n'importe quel problème, il aurait sauté dans le premier train direction nord pour être à mes côtés le plus vite possible.

J'aurais fait de même pour lui.

Mais je ne lui ai jamais demandé de venir. Ça aurait été trop risqué, vu mon côté Midas.

Ah, l'histoire de ma vie...

La bonne nouvelle est que je suis devenue une experte pour maintenir mes proches à une distance suffisante pour les empêcher de s'occuper de moi plus que nécessaire – tout en restant assez près pour qu'ils ne m'abandonnent pas complètement.

Parce que s'ils m'abandonnaient, je m'effondrerais.

— Bon, mesdames, dit notre professeur de zumba d'une voix aigüe et exagérément enjouée. Je m'appelle Tiff. Ça va balancer !

Elle s'arrête et regarde d'un air interrogateur les femmes face à elle.

Nous la regardons également.

Je regarde Jeanne pour savoir quoi faire.

— Elle remplace notre professeur, chuchote Jeanne. Je ne suis pas sûre de comprendre ce qu'elle attend de nous.

— Je ne vous entends pas, dit Tiff en tournant son visage de côté et en mettant sa main autour de son oreille.

Plusieurs femmes ont l'air mal à l'aise et se regardent.

— Prêtes pour balancer ? crie-t-elle de manière entraînante.

La réponse est un silence gênant jusqu'à ce que quelqu'un à ma gauche crie : « Oui ! »

— Bon ! Merci, s'exclame Tiff. C'est ce que je voulais entendre.

Je me tourne discrètement, curieuse de voir qui est l'âme charitable qui a osé exprimer un enthousiasme si peu parisien. La personne exceptionnellement optimiste est une petite brune d'âge moyen. Elle arbore un bandeau en éponge jaune fluo qui semble tout droit sorti des années quatre-vingts.

La petite brune sourit, visiblement satisfaite.

Tiff s'accroupit à moitié, écarte les genoux, les rapproche puis les écarte à nouveau.

— Les genoux mobiles, explique-t-elle. C'est la clé. J'enseigne la zumba afro. Alors, vous devez oublier tous vos mouvements raides de salsa. Compris ?

Comme si je savais faire des mouvements de salsa raides ou pas.

La petite brune au bandeau jaune crie « compris ! ».

— Comme j'ai dit, continue Tiff, je ne veux voir aucun mouvement de salsa aujourd'hui. Je veux vous voir vous remuer à la manière africaine. À ma manière !

Son teint rosé et ses cheveux blonds et fins sont en tel décalage avec ce qu'elle vient de dire que je ne peux pas m'empêcher de sourire.

Deux femmes noires rient au premier rang et lui lancent un bienveillant « oui ! ».

Sur ce, elle met la musique, et le cours commence.

Nous quatre et les autres femmes dans la salle passons l'heure qui suit à remuer les différentes parties de notre corps du mieux que nous pouvons. Nous sautons, frappons dans les mains, tapons des pieds et, faisant tomber les derniers remparts de notre dignité, faisons le mouvement de cheval du *Gangnam style* jusqu'à ce que les muscles de nos jambes n'en puissent plus.

Nous rions également beaucoup, surtout quand Tiff nous explique son ondulation personnelle « spéciale douche ».

— Imaginez-vous face à votre colonne de douche, explique-t-elle en se mettant de côté. Maintenant, ouvrez le robinet de douche et laissez couler l'eau sur votre visage.

Nous nous tournons scrupuleusement vers elle et levons nos têtes.

— *Seulement* le visage ! indique Tiff en nous regardant. Gardez le reste de votre corps hors du jet d'eau.

Nous reculons nos fesses.

— Ça y ressemble déjà plus comme ça. Maintenant penchez-vous un peu en arrière pour que le jet tombe sur votre poitrine.

Elle nous montre quelle inclinaison exacte faire.

Nous nous exécutons.

— Continuez l'ondulation et sentez l'eau toucher votre ventre, explique Tiff en faisant ressortir son ventre. Et terminez par vos cuisses.

Manon fait de son mieux pour faire la parfaite ondulation « spéciale douche » tandis que Jeanne, Diane et moi gloussons et faisons les imbéciles.

Notre téméraire professeur poursuit avec un total manque de grâce, ponctuant chacune de ses démonstrations d'instructions dites d'une voix aigüe et nous demandant de « chanter », « sourire » et crier « oui ! ». Ça fonctionne avec exactement quinze pour cent des élèves, constituées de la petite brune rondouillarde et de ses deux voisines.

Non seulement elles réagissent à chaque instruction, mais en plus elles s'encouragent mutuellement avec un fort accent. Seraient-elles sœurs ? Ou peut-être des copines qui ont grandi ensemble au point de se ressembler comme les vieux couples ? Elles portent le même genre de survêtements et ont des cheveux teints en noir retenus par des bandeaux en éponge. Toutes les trois sont nulles en zumba afro, mais elles s'arrêtent et font le *high-five* après chaque enchaînement de mouvements qu'elles viennent de massacrer.

À la fin du cours, Tiff nous fait faire quelques étirements et demande que tout le monde sourie et crie « la zumba afro, ça balance ! »

Tout le monde coopère, plus en reconnaissance de son indéniable courage que de ses compétences discutables.

Dans le vestiaire, Jeanne se dirige vers le trio au bandeau en éponge et les remercie.

— Je n’aurais pas survécu à ce cours sans vous, dit-elle. Et je ne crois pas que Tiff y aurait survécu non plus. Merci de votre générosité !

Les petites brunes sont folles de joie, et un échange animé commence au cours duquel Jeanne apprend que les femmes sont des amies d’enfance qui viennent du Portugal et ont travaillé comme concierges dans le neuvième arrondissement pendant près de vingt ans.

Jeanne insiste pour qu’elles viennent avec nous à La Bohème pour prendre un café rapide entre voisines. Le coin bar est terminé depuis lundi. Je peux voir que la barista qu’est Jeanne meurt d’envie de l’inaugurer. Deux des trois acceptent l’invitation, et je leur en suis reconnaissante, car ça signifie que je vais entrer dans le bistrot en bonne compagnie et que j’aurai une excuse toute trouvée pour passer au moins dix minutes à papoter avec elles tout en dégustant l’expresso haut de gamme de Jeanne.

C’est dix minutes de plus avant de me retrouver face à Hugo. Peut-être que pendant ces dix minutes j’aurai une illumination et que je trouverai le moyen de ramener notre relation à ce qu’elle était avant l’épisode « caressage » de mains.

Ou peut-être que je ne fais que me raccrocher aux branches.

NEUF

Jeanne me tend ma tasse de café à la cannelle. Ce n'est pas du tout comme ça qu'on prend le café à Paris, mais c'est comme ça que je l'aime. Et Jeanne est assez gentille pour m'en excuser.

Je pose mes coudes sur le comptoir ancien que j'ai nettoyé, ciré et recouvert de deux couches de film plastique.

— Je peux l'enlever, s'il te plaît ? demande Jeanne en essayant de faire un trou dans le plastique avec son ongle.

— Bas les pattes de mon comptoir ! je la menace en désignant le doigt coupable.

— *Ton* comptoir ? s'exclame-t-elle, les sourcils froncés.

— Eh oui, ma chère, *mon* comptoir. Tant que ce bistrot est en travaux, tout est à moi ici, y compris les murs, le sol et ce magnifique bar.

— Je vois.

— Alors, le plastique reste, je réplique en fronçant les sourcils pour imiter Jeanne. Je suis bien claire ?

Jeanne lève les mains au ciel et se tourne vers la machine à café en maugréant :

— Quelle rabat-joie !

Alcinda, la concierge avec le bandeau en éponge jaune, s'apprête à boire son café. Elle ferme les yeux et hume l'expresso avant d'en prendre une petite gorgée.

— Ah, quel bonheur ! Je voudrais que cette tasse de café ne finisse jamais.

— Ne vous en faites pas, lance Jeanne avec un clin d'œil, je vous en ferai un autre.

— C'est très gentil à vous, mais je dois rentrer à la maison dès que je termine mon café pour m'occuper de mon mari.

— Il est malade ? je demande.

Alcinda pousse un profond soupir.

— Il pense qu'il est poursuivi par les inspecteurs des impôts, explique son amie.

— C'est parce qu'il a passé du temps avec des extra-terrestres l'année dernière pendant que je rendais visite à ma mère au Portugal, explique Alcinda avec un autre soupir.

— Je ne vois pas le rapport, dit Manon.

— Élémentaire, mon cher Watson, lance une voix familière derrière moi.

Hugo.

Je me retourne sur mon tabouret et le regarde.

— Bonjour, dit-il avant de se tourner vers Manon. Tout le monde sait qu'il y a des extra-terrestres clandestins sur terre. Et tout le monde sait qu'ils n'ont pas l'intention de retourner sur leur planète inhospitalière.

— Et alors ? demande Manon en réprimant un sourire.

— Alors, s'ils restent, ils devront payer des impôts, explique Hugo en se penchant sur le comptoir. Le problème est qu'ils sont difficiles à localiser. Alors, les inspecteurs des impôts suivent le mari d'Alcinda dans l'espoir qu'il les mènera aux extra-terrestres.

— C'est exactement ce qu'il prétend, affirme Alcinda avec un sourire. Êtes-vous aussi paranoïaque ? demande-t-elle à Hugo en plissant les yeux.

— Non, mais ma sœur et ma *boss* ne seront peut-être pas de cet avis, répond-il en montrant Jeanne et moi-même du doigt.

Je remarque son sourire malicieux et je ressens un immense soulagement dans tout mon corps.

— Je peux affirmer, dis-je en montrant Hugo du doigt à mon tour, que cet homme ne souffre pas d'une maladie de la persécution.

J'ai failli ajouter que si quelqu'un est paranoïaque ici, c'est moi, parce je n'ai pas arrêté de voir mon ex-petit ami dans différents endroits ces dernières semaines.

Mais je me mords la langue.

Il vaut mieux garder certaines confidences pour un psy.

— Dommage, déclare Alcinda avec une déception exagérée dans la voix.

Je me tourne vers elle et réalise que je n'ai pas cessé de regarder Hugo pendant tout ce temps – et pas elle. Mon appréhension disparaît. Il est clair qu'il veut continuer comme avant le dérapage d'hier soir.

Et ça marche.

Je voudrais lui faire un câlin pour le remercier de rendre les choses si faciles.

— Merci pour le café, dit Alcinda à Jeanne en descendant du tabouret.

— De rien, lui répond Jeanne avec un grand sourire.

Alcinda dépose des pièces de monnaie sur le comptoir. Jeanne les repousse vers elle. Elles continuent ce petit jeu en appuyant sur le film de protection.

— Mon comptoir ! je proteste tout en attrapant les pièces pour les donner à Alcinda.

Alcinda et son amie partent, et nous terminons notre café en bavardant de tout et de rien. Jeanne annonce qu'elle projette d'organiser une soirée de dégustation de vins pour ses amis et ceux de Mathieu dès la réouverture du bistrot. Ce sera l'occasion pour elle de fêter la rénovation et pour Mathieu d'entretenir ses relations avec ses supporters parisiens.

— Est-ce que c'est important pour des élections locales ? je demande.

— Tout à fait, affirme Jeanne. Surtout les gros bonnets influents comme Sébastien Darcy.

Diane grimace en entendant ce nom et demande avec un désintérêt exagéré :

— Tu crois qu'il va venir ?

— J'en suis sûre, répond Jeanne. Lui et Mathieu s'entendent super bien. Il est *cool*... pour un homme riche.

Diane lui fait un sourire pincé.

— À propos de fêtes, intervient Manon, j'organise une soirée pour Halloween samedi avec mes co-locataires. Vous viendrez ?

— Non, malheureusement, s'excuse Jeanne. Les parents de Mathieu fêtent l'anniversaire de leur divorce. On ne peut pas ne pas y aller.

— Tu as bien dit « anniversaire de *divorce* » ? je demande, l'air perplexe.

— Eh oui, sourit Jeanne. Les parents de Mathieu sont devenus très bons amis après leur séparation. Ils apprécient tellement leur amitié qu'ils ont commencé à la fêter il y a quelques années.

— C'est fou, non ? dit Hugo en me faisant un petit sourire en coin qui déclenche quelque chose dans ma poitrine qui est strictement interdit et me coupe la respiration.

— Où va la France ? je soupire en secouant la tête.

— Maman et papa sont aussi invités, comme ils sont les beaux-parents de Mathieu, informe Hugo avec un sourire éclatant.

Je parviens à reprendre mon souffle.

Son sourire est contagieux, mais ce n'est rien comparé au coup de poing que j'ai ressenti il y a quelques secondes.

— Ils sont surexcités, poursuit-il. Surtout parce qu'ils fêtent leur propre anniversaire le mois prochain. Trente ans de mariage.

— Je suis contente pour eux, dis-je. Franchement.

— Et toi ? demande Manon en se tournant vers moi. Tu vas venir ?

— Ça dépend où tu habites.

— À Montmartre, répond-elle en me touchant le bras. Allez, Chloé, ça va être sympa.

— Je verrai.

— Il faudra que tu te déguises. Apporte de l'alcool. On prévoit de faire la fête toute la nuit.

Je regarde Manon pour essayer de deviner son âge. Vingt-deux ? Vingt-trois maximum. Cela veut dire que la plupart de ses amis ont son âge. Une soirée déguisée avec plein de monde soûl dans la vingtaine ? Ma prochaine dose de sexe est garantie, et je n'aurai même pas besoin de partir en chasse. Je n'aurai qu'à ramasser : ce sera une *cueillette* niveau débutant.

Ce serait bête de laisser passer une pareille occasion.

— D'accord, je viendrai.

— Super ! lance Manon avant de se tourner vers Hugo. Et toi ? Tu pourras venir ?

Dis non, s'il te plaît, je supplie en silence.

Ce n'est pas seulement à cause de ce qu'il s'est passé hier soir. C'est parce que je n'ai pas envie qu'il me voie flirter avec n'importe quel type et quitter la fête avec, bras dessus, bras dessous.

Voilà une réaction totalement irrationnelle, parce que ce serait bien si Hugo me voyait quitter la fête de Manon au bras de n'importe quel type. Il me prendrait pour ce que je suis – une « traînée », pour citer Fabien – et il ne voudrait même plus m'approcher à moins de cinq mètres. Mais il

semblerait que je ne sois pas une personne rationnelle, parce que je prie le ciel pour que Hugo dise non à l'invitation de Manon.

— Je viendrai, bien sûr, dit-il. Merci pour l'invitation.

Après le départ de Jeanne et de Manon, je me réunis avec Hugo et René et distribue les tâches entre nous trois. Nous travaillons dans un quasi-silence pendant les sept heures qui suivent, nous arrêtant seulement une vingtaine de minutes pour faire une pause-déjeuner.

À dix-sept heures, nous terminons la cuisine, avalons le cinquième ou sixième café de la journée et descendons le matériel de peinture dans le sous-sol.

À dix-huit heures trente, René décrète qu'il est temps qu'il rentre à la maison.

Hugo et moi continuons. Rester à nouveau seule avec lui est une mauvaise idée, mais je n'ai pas le choix. Notre prochain client attend que nous commencions les travaux lundi prochain, ce qui nous laisse seulement deux jours plus le week-end pour tout terminer ici. En plus, vu que Hugo se comporte avec moi de manière détendue depuis ce matin, on peut dire que l'incident d'hier était juste une brouille.

Ça n'a pas d'importance pour lui.

Le sous-sol est encore plus froid qu'hier soir, mais je fais comme si mes doigts n'étaient pas trop gelés pour tenir le pinceau. Après avoir jeté un coup d'œil à Hugo qui semble absorbé par son travail, je me retourne et pose mon pinceau. Il est temps de faire un peu d'exercice. Je trotte sur place pendant quelques instants et sautille en secouant mes mains et en agitant mes doigts. Pour terminer, je croise mes bras bien fort autour de mon corps et me frotte les côtés.

Deux bras vigoureux m'attrapent par derrière et me serrent délicieusement. Hugo appuie sa large poitrine chaude contre mon dos, et c'est si bon que je n'ai pas la force de le repousser. Alors, je ne le repousse pas. Pire encore, je m'appuie contre lui, me délectant de la chaleur de son corps, de la douceur de son étreinte et de la fermeté de ses muscles...

C'est si bon.

— Chloé, murmure-t-il à mon oreille.

Je ferme les yeux. Le désir, la promesse, l'indescriptible intensité qu'il met dans ce prénom – mon prénom – m'empêche de réagir. Ma tête commence à tourner. Mon cœur se lance dans une danse si folle que j'ai l'impression qu'il va sortir de ma poitrine.

— *Pitchoune*, murmure-t-il à nouveau. Ma Chloé.

Mon cerveau n'est plus que de la guimauve.

Je veux aussi prononcer son prénom. Ma langue et mes lèvres ne souhaitent qu'une chose : prononcer son prénom. *Hugo*. Cette combinaison de sons sera ma soupape de sécurité, un exutoire à un besoin grandissant au fond de moi. Un énorme besoin qui devient incontrôlable.

Je le sens durcir contre le bas de mon dos.

J'en ai envie.

J'en crève d'envie.

Mais je ne peux pas laisser ça se produire.

— Hugo, dis-je en tirant sa manche.

Ça y est, j'ai prononcé son prénom. Pourquoi cela ne m'apporte-t-il pas le soulagement escompté ?

Il relâche un peu son étreinte.

— Lâche-moi, j'insiste en tirant à nouveau sa manche.

Il me lâche et se recule.

— Tu n'aurais pas dû, dis-je d'une voix à peine audible sans me retourner.

— Je suis désolé.

Je me tourne vers lui. Pendant quelques instants, nous nous regardons mutuellement, tous les deux encore essoufflés. J'ai les joues en feu, et ses yeux sombres sont remplis de désir.

Il n'a pas du tout l'air désolé.

Je me creuse le cerveau pour trouver une explication plausible.

— Écoute, je tiens beaucoup à notre relation professionnelle et je ne veux pas la gâcher.

— N'importe quoi, rétorque-t-il avec un regard dur, le regard le plus dur que je lui aie jamais vu. Pourquoi ne pourrait-on pas être ensemble et continuer à travailler ensemble ?

Que répondre à ça ? Je dois trouver un argument qui sera plus que crédible. Ça doit être imparable.

— Parce que je ne veux pas de toi. Tu n'es pas mon genre de mec, je lui lance en relevant le menton.

— Vraiment ? réplique-t-il avec un sourire grimaçant.

— Oui, vraiment, j'affirme en le regardant dans les yeux et avec toute la conviction dans la voix dont je suis capable. Je te veux seulement comme ami et comme associé. Rien d'autre.

OceanofPDF.com

DIX

Manon ouvre la porte, déguisée en Maléfique.
— Génial ! Tu es venue, s'exclame-t-elle. Entre.
Nous nous embrassons et je lui tends un sac en plastique contenant une bouteille de champagne et deux bouteilles de vin.

— Donne-moi ton manteau, dit-elle.

Un peu hésitante, je dégrafe la ceinture de mon long manteau et je commence à le déboutonner.

— Oh là là ! s'exclame Manon avec un sourire coquin en découvrant mon costume.

Je suis déguisée en Catwoman et porte des bottes hautes et un haut noir moulant échancré avec une fermeture éclair sur le devant.

L'espace d'un instant, je suis sur le point d'arracher mon manteau des mains de Manon et de m'enfuir, mais je me reprends et je redresse mes épaules. Ce déguisement a pour but de faire passer un certain message à mon égard aux invités mâles de cette fête. Alors, je ferais mieux de me comporter en conséquence.

J'attrape l'étroite capuche derrière mon cou et la mets sur ma tête. Elle a des oreilles de chat pointus et un masque qui couvre la partie supérieure de mon visage.

Maintenant, je suis prête.

Allons-y.

Manon accroche mon manteau et me pousse vers le salon. Comme je l'avais prévu, il est plein de jeunes dans la vingtaine dont quelques mâles qui attirent mon attention. Alors que je les regarde, je peux sentir leurs regards presque palpables sur mon corps qu'ils parcourent de haut en bas.

Ce sera qui ? Dark Vador, Jack Sparrow ou... l'autre Dark Vador ? Ou peut-être le comte Dracula qui me dévisage comme s'il mourrait d'envie d'enfoncer ses fausses dents dans mon cou.

Je passe encore une fois le salon en revue et je remarque avec un immense soulagement que Hugo n'est pas là. Non pas que sa présence contrecarrerait mes plans, mais vu ce qui s'est passé dans le sous-sol de La Bohème l'autre soir, ça me mettrait mal à l'aise de les mettre à exécution.

Très mal à l'aise.

Manon glisse une flûte à champagne en plastique dans ma main et me dirige vers le coin de la pièce où un petit groupe discute avec animation.

— Nous étions en train de parler de la signification religieuse d'Halloween, explique-t-elle. Tu vas trouver ça intéressant.

Certainement. Surtout si le comte Dracula se joint à nous.

Quand le groupe s'écarte pour nous laisser de la place, un homme avec un sombrero noir et un masque me fait un sourire, comme s'il me connaissait.

— Bonsoir Chloé. dit-il. Beau costume !

Je le remercie et je regarde son visage de plus près pour essayer de le reconnaître. Soudain, je devine. Zorro, c'est Amar, le serveur de La Bohème. Pas mal, d'ailleurs. Seulement..., il pourrait y avoir quelque chose dans l'air entre lui et Manon, vu comme elle le regarde. Je ferais mieux de me concentrer sur Dracula... dès que le vampire daignera bouger ses fesses vers ce coin de la pièce.

Une sorcière s'adresse à Amar en se frottant le menton :

— Je vois ce que tu veux dire, mais tu ne peux pas nier que la plupart des gens ont besoin de spiritualité. C'est pour ça qu'on ne peut pas se passer de la religion.

— Je croyais qu'on parlait d'Halloween, intervient Manon.

— Oui, répond Amar, mais nous avons dérivé vers la superstition en général.

— La religion, ce n'est pas la même chose que la superstition, dit la sorcière.

— Non, tu as raison, reconnaît Amar. Mais ce n'est pas non plus la même chose que la spiritualité, ajoute-t-il.

— C'est quoi alors ? je demande.

— Un instrument pour manipuler les gens, répond Amar.

— Tu es communiste ? interroge Jack Sparrow qui s'est frayé un chemin dans notre cercle plus vite que les deux Dark Vador et Dracula.

Alors, ce sera Sparrow.

— Non, rétorque Amar en secouant la tête, mais je pense que la religion devrait être une affaire privée. Ça devrait rester entre l'individu et Dieu ou en quoi que ce soit que l'on croit. Pas besoin d'intermédiaire. En plus, les religieux sont de simples humains. Des hommes pour la plupart, d'ailleurs.

— Tu es devenu féministe ? lance Manon avec un sourire.

— Tu en serais fière ? demande-t-il en lui souriant en retour.

Elle se retourne pour tenter de cacher sa joie puis écarquille les yeux.

— Les hommes aiment manipuler les autres pour le pouvoir, ajoute Amar.

— Certains, intervient Sparrow en battant des cils dans ma direction. D'autres aiment manipuler les femmes pour le plaisir.

Je fais comme Manon, mais dans l'ordre contraire. Ma première réaction est d'écarquiller les yeux et ensuite de lui faire un sourire coquin pour masquer mon dégoût.

Note à moi-même : Quand Sparrow et moi passerons aux choses sérieuses, couper court à toute conversation qu'il essaierait de lancer.

— Le résultat final, c'est que *tous* les hommes sont des manipulateurs, conclut Amar avec une soudaine expression de lassitude sur le visage. Et les religieux sont les pires de tous.

— Assez de politique comme ça ! s'écrie Manon en échangeant sa bouteille de bière vide contre une pleine. Tu vas gâcher ma fête.

— Je suis désolé, s'excuse-t-il en lui touchant le bras. Je te promets de garder la bouche fermée pour le reste de la soirée et de l'ouvrir seulement pour boire de l'alcool.

— Parfait. Et maintenant, on danse, déclare-t-elle en pointant du doigt le centre de la pièce.

Bonne idée.

Bien que ce ne soit pas mon activité favorite, danser est une excellente façon de dire à un homme ce que je cherche sans prononcer un mot.

Vingt minutes plus tard, Jack Sparrow et moi avons migré au fond du couloir, loin des invités. Nous échangeons des regards et des sourires évocateurs tout en ondulant dans une synchronisation approximative.

Bientôt, la main de Sparrow atterrit sur mes fesses et les presse avec vigueur. Je commence à balayer du regard l'espace autour de nous pour

m'assurer que personne de ma connaissance n'est assez proche pour voir nos singeries. Au moment où je m'apprête à me tourner pour vérifier derrière moi, un poing énorme s'abat sur le visage de Sparrow. Il bascule en arrière, se cogne contre le mur et glisse lentement sur le sol, le nez ruisselant de sang.

— Putain ! s'écrie-t-il en s'essuyant le nez avec le dos de la main tout en regardant son agresseur.

Je regarde également.

C'est Hugo. Il me scrute avec quelque chose de sauvage dans les yeux. Quelque chose que je n'ai jamais vu auparavant ni même soupçonné qu'il aurait été capable de ressentir.

Quelque chose que je ne peux pas supporter de voir.

Je détourne mes yeux vers le reste de sa personne. Il porte des vêtements normaux. Son « costume » est composé d'un foulard rayé et d'un masque en forme de nez long et fin.

Je commence à sourire quand je me rends compte qu'il est Gru du film *Moi, moche et méchant*.

Sparrow murmure un autre juron. Il renifle, gémit et frotte sa joue rouge. Mais au lieu de se relever pour affronter Hugo, il reste couché comme un chiot en position de soumission face à un plus gros chien.

— Mais pourquoi donc tu m'as frappé ? demande-t-il en s'essuyant la main sur son pantalon.

— Tu t'en remettras, lance Hugo dans un profond soupir. Tu vas bien, Chloé ? poursuit-il en se tournant vers moi.

— Oui, ça va, je réponds. Mais pourquoi tu l'as frappé ? j'ajoute en montrant Sparrow.

— Je l'ai vu... Il te pelotait.

Oui, il me pelotait.

Et je le laissais faire.

Mais je doute du fait qu'il ose recommencer.

— Bon, écoutez, dis-je en promenant mon regard de Hugo à Sparrow en essayant de paraître détendue, je vais vous laisser pour que vous puissiez... hum... reprendre vos esprits.

Les deux hommes froncent les sourcils, mais je ne m'attarde pas pour ne pas avoir à écouter leurs objections. Je relève le menton et je retourne dans le salon où je m'intègre dans le groupe le plus dense de danseurs.

Quelques minutes plus tard, Sparrow entre en trébuchant dans la pièce, suivi de son assaillant.

Hugo regarde le pirate déconcerté avec un mélange de pitié et de reste de colère dans les yeux.

Je ne peux toujours pas croire qu'il vient de frapper un homme pour un petit geste hasardeux de la main. La damoiselle ne criait pas à l'aide et ne se plaignait même pas. Mais son chevalier servant revêtu d'une armure étincelante n'a pas pris la peine de vérifier ce détail. Il a agi sur le coup de l'impulsion.

Et moi qui pensais parfaitement connaître Hugo Bonnet...

À l'école, le fait qu'il soit plus grand que les autres garçons – et même plus grand que les plus âgés que lui – lui a certainement permis d'éviter les bagarres puisque personne n'osait s'attaquer à lui physiquement. Quant aux mauvaises blagues, il se contentait d'y répondre par un sourire et les balayait d'un revers de la main comme on le ferait d'une mouche gênante.

Je ne l'ai jamais vu frapper quelqu'un. Ce qui vient d'arriver était peut-être juste un petit dérapage. Cela ne veut rien dire et cela ne change certainement rien... mis à part le fait de foutre en l'air ma rencontre de ce soir.

Je garde mes distances avec Hugo pour le reste de la soirée et me faufile tôt sans dire au-revoir à personne, excepté à l'hôtesse. En descendant la rue des Abbesses, je parle à Claire dans ma tête comme je le fais souvent quand je suis perplexe.

C'est une longue conversation, comme tant de vraies conversations que nous avons eues quand j'étais adolescente. Mais dans les versions imaginaires, c'est moi qui parle et Claire ne fait que hocher la tête. Elle ne parle pas, parce que j'anticipe très bien ses arguments et je devance ses objections. Non pas que j'aie discuté de ma *petite malédiction* avec elle, mais nous avons parlé de suffisamment de choses pour que je sache exactement ce que Claire dirait sur cette question.

Je hèle un taxi sur le boulevard de Clichy et grimpe dedans tout en exposant à Claire les excellentes raisons pour lesquelles coucher avec Hugo serait une mauvaise idée.

Avant qu'elle puisse ouvrir la bouche pour indiquer qu'il n'y a pas de règle ou de loi qui interdise à une architecte de sortir avec son ouvrier, je lui rappelle *l'autre* raison.

Elle secoue la tête.

Oh, arrête, dis-je, tu connais mon histoire.

Tu sais ce que j'ai fait à tous ceux qui se soucient de moi. Il est impossible que tu le souhaites pour Hugo. Tu l'as toujours aimé et tu étais si dithyrambique que Diane a transformé ton opinion à son égard en une rengaine. Quand il téléphonait et que c'était elle qui décrochait, tu criais depuis la cuisine : « C'est papa ? », et elle répondait : « Non, c'est *l'ami-de-Chloé-Hugo-est-tellement-gentil* ».

Eh bien, ce gentil garçon ne mérite pas de mourir.

Tu ne peux pas souhaiter que les adorables Yvette et Hervé Bonnet perdent un enfant comme toi et Charles. Tu ne peux pas leur souhaiter ça.

Claire soupire et secoue à nouveau la tête. Elle ne me croit pas. Son esprit pratique refuse d'accepter la vérité comme quoi je suis néfaste. Que je ne suis pas seulement une fille qui couche à droite et à gauche et néglige ses parents, mais qu'en plus je suis un désastre diabolique, inexorable et inévitable.

Bon, d'accord, c'est un peu exagéré.

Mon parcours est impressionnant mais pas assez pour me qualifier d'Antéchrist.

Jusqu'à quel point suis-je mauvaise ?

Pourrais-je admettre une seconde, à toutes fins utiles, que Claire ait raison ? Qu'il y a une possibilité que je ne sois pas Terminator, mais seulement une jeune femme qui a eu plus que sa part de malheurs dans son enfance et dans son adolescence ? J'aimerais que quelqu'un puisse m'aider à y voir clair ! J'aimerais que quelqu'un puisse dire si mon abandon, la mort de mes parents adoptifs, le décès de Lionel et l'AVC de Charles étaient la conséquence de mon côté Midas ou juste le triste fruit du hasard.

Serait-ce possible qu'il n'y ait pas de malédiction ?

Le taxi tourne dans le boulevard Magenta, et je regarde les élégantes façades haussmanniennes avec leur rez-de-chaussée haut de plafond, leur deuxième étage avec balcons et leurs toits mansardés. La plupart des fenêtres sont allumées, et on devine à travers certaines d'entre elles des fêtes qui battent encore leur plein.

Nous nous arrêtons à un feu sur le boulevard des Italiens. Le dernier film de la soirée vient certainement de se terminer car une joyeuse foule de jeunes sort d'un cinéma. Un quatre-quatre noir s'arrête à côté de nous. La vitre côté conducteur est à moitié ouverte. À l'intérieur, un gros monsieur d'âge moyen chante d'une voix de fausset *Baby One More Time* de Britney

Spears en alternant des mouvements latéraux de la tête avec de vigoureux balancements d'avant en arrière. Il ponctue ce spectacle d'un geste sophistiqué de la main tandis qu'il se cure les dents avec l'autre.

Il est clair que ce monsieur s'imagine que personne ne peut le voir ou l'entendre dans son cocon.

Est-ce que mon côté Midas est également le fruit de mon imagination ? Est-ce que je l'ai inventé pour combler une faille au plus profond de mon âme ? Ai-je vécu toutes ces années en me faisant des illusions sur moi-même ?

Certainement pas.

C'est Claire qui vit dans le déni.

Le taxi traverse le Pont Royal en direction de la rive gauche. C'est une belle nuit, et les gens – des touristes et des Parisiens – se promènent le long de la Seine. J'essaie de me distraire en les regardant, mais Claire ne me laisse pas tranquille. Elle est rivée dans mon esprit, les bras croisés sur la poitrine, l'air sceptique.

Merde. Si seulement j'avais le courage d'avoir cette conversation dans la vraie vie, et pas juste dans ma tête ! Je lui ferais voir qui je suis, le génie maléfique que je suis, et elle arrêterait de se plaindre de la rareté de mes appels téléphoniques et de mes visites.

Elle enverrait Diane vivre avec son oncle à Montréal et lui interdirait de mettre les pieds à Paris.

Et elle recommanderait à Hugo de se tenir à l'écart de moi.

ONZE

— Tu es sûre que ça va aller ? demande Diane pour la troisième fois.

Elle s'arrête sur le pas de la porte, un pied encore à l'intérieur, et se retourne pour me lancer un regard plein de sympathie.

— Mais oui, je réponds avec un haussement d'épaules. Pourquoi ça n'irait pas ?

— Je ne sais pas... parce que tu as fait des cauchemars toute la nuit ?

Merde.

— Comment tu le sais ?

— Tu as crié.

Bien sûr que j'ai crié. J'ai rêvé que Hugo mourait dans mes bras.

— J'ai rêvé que tu prenais racine dans mon appartement, je lui explique avec un soupir théâtral. Littéralement parlant. Tes orteils se transformaient en branches tentaculaires qui s'incrustaient dans les fentes entre les lames du plancher et s'enroulaient dans la structure de béton en-dessous.

— Vraiment ? s'exclame Diane en penchant la tête sur le côté.

Double merde. Et si elle interprétait ma blague comme une incitation à partir ?

— Oh, oui, dis-je en lui faisant les gros yeux. Tu ne crierais pas *toi* à ma place ?

— Je t'aime aussi, Chloé, déclare Diane avec un sourire.

Eh ben !

Je n'arrive pas à savoir si je suis soulagée ou inquiète par sa réponse incongrue. Ou les deux. Quoi qu'il en soit, c'est du Diane tout craché.

— Je dormirai chez Élodie ce soir, ajoute-t-elle dans la foulée, comme si cela avait quelque chose à voir avec sa remarque précédente.

— Dis donc, je réplique. Je ne m'étais pas rendue compte que vous étiez devenues si proches en à peine quelques semaines.

— Elle est sympa, affirme Diane en m'envoyant un baiser. Appelle-moi si tu ne veux pas rester seule ce soir, d'accord ?

— Oui, maman, je rétorque d'une voix nasillarde avant qu'elle ne ferme la porte.

Bon. Je ferais mieux de me mettre au travail.

Je parcours l'appartement du regard et j'établis une liste mentale de tout ce qu'il y a à faire en ce dimanche après-midi ensoleillé. Hier, Diane a fait la lessive et nettoyé la salle de bains. Il me reste donc la vaisselle, le nettoyage du sol, le jardinage sur le balcon et les courses, en plus des factures et de trois croquis et devis pour des clients potentiels.

Maintenant que nous avons terminé le chantier à La Bohème et que nous sommes prêts à en démarrer un nouveau demain, ce serait bien qu'on enchaîne avec d'autres l'année prochaine. Quand j'ai commencé mon activité il y a deux ans, ça aurait été inutile. Peu importait comment j'essayais de planifier les choses, mon inexpérience ruinait mes bonnes intentions, et chaque chantier que je prenais se terminait par un dépassement de frais et des délais supplémentaires.

Alors que le lave-vaisselle commence à ronronner, je rougis en me rappelant les ratages de cette première année. Et ce n'était pas que moi qui bâclais les choses – tous ceux que j'embauchais étaient aussi mauvais que moi. Ou pire.

Le premier électricien avec lequel j'ai travaillé aimait disparaître pour « raisons familiales » au moment le plus critique du chantier et réapparaître une semaine ou deux plus tard avec un bronzage suspect. Le plombier avait sans doute falsifié son diplôme parce que j'en savais plus que lui sur les canalisations. Aucun d'entre eux n'avait envie d'acquérir de nouvelles compétences. Je devais donc toujours avoir recours à de l'aide supplémentaire pour les tâches telles que la peinture ou la menuiserie.

Bref, ce n'était pas gagné.

J'ouvre la porte-fenêtre et sors sur mon petit balcon. De tout l'appartement, c'est mon endroit préféré. En raison de la densité démographique et des limites de hauteur, la plupart des balcons parisiens donnent sur l'intérieur de leurs voisins. Le mien est au sommet de l'immeuble le plus grand du quartier, et même s'il n'y a pas de monuments dans les parages, je peux voir les toits des bâtiments tout autour de moi.

Et combien j'adore regarder les toits de Paris !

C'est vraiment dommage que le temps rende mon paradis urbain inutilisable la moitié de l'année. Mais aujourd'hui il fait doux, la vague de froid du Groenland étant finalement partie. Alors, je vais mettre *Le Trône de fer* entre parenthèses et lire confortablement dehors. Cela me ferait franchement beaucoup de bien de m'envelopper dans une couverture, de m'enfoncer dans un gros coussin, de regarder les toits et ensuite de me perdre dans un livre.

Mon balcon étant trop petit, j'ai dû choisir entre des plantes et une table avec des chaises. J'ai choisi les plantes, pensant que je pourrais utiliser de gros coussins à la place de chaises et un plateau en guise de table. Le meilleur des deux mondes. Quand on y pense, c'est ça l'architecture : concilier la fonctionnalité et la beauté dans un espace donné.

Je m'agenouille et commence à m'occuper d'un robuste pied de romarin, puis d'un large jasmin et enfin d'un petit olivier chétif. Je les ai achetés au printemps et jusqu'à maintenant ils ont résisté au duo fatal vent-plein soleil qui décime les jardins.

Soyez forts, mes chéris. *L'hiver arrive.*

Ah non, ça suffit ! Je devrais m'arrêter définitivement de regarder *Le trône de fer* pendant un bon moment.

Bon, prochaine tâche sur la liste : l'aspirateur.

Pendant que je manie l'appareil autour de mon lit, je me rends compte que ça fait exactement un an qu'un copain architecte m'a recommandé René. Quelques semaines plus tard, Hugo est réapparu dans ma vie, et notre trio s'est bientôt mis à fonctionner comme une machine aux rouages bien huilés. Oh, quel bonheur de pouvoir enfin travailler avec de vrais professionnels ! Nous sommes tellement efficaces dans ce que nous faisons que j'ai commencé à rêver de la prochaine étape – passer d'ici quelques années d'une boîte de rénovation d'intérieur à une société qui achète, rénove et revend.

Ce qui m'amène à affronter la question que j'ai soigneusement évitée depuis jeudi dernier.

Hugo et moi pouvons-nous continuer comme avant ?

Après le premier « incident » et l'attitude décontractée de Hugo le lendemain matin, je pensais que nous pourrions. Je pensais vraiment que nous pourrions juste le balayer sous le tapis et faire comme si ce n'était

jamais arrivé jusqu'à ce que nous parvenions à croire notre propre mensonge.

Mais ensuite, Hugo a dérapé dans les vingt-quatre heures qui ont suivi le premier épisode. *Nous* avons dérapé. Ce n'est peut-être pas moi qui ai pris l'initiative, mais je n'ai rien fait pour l'en dissuader quand il m'a touchée. Quel a été mon rôle exactement ? *Hum*. On pourrait dire que j'étais une victime consentante. On pourrait même dire que j'étais complice, bien trop heureuse de participer au crime.

Mais revenons-en aux faits. Au fond, ils sont assez simples.

Hugo me désire. Je le désire. Cela ne peut pas se faire.

Je ne peux pas avoir une histoire avec Hugo et ensuite y mettre fin comme je l'ai fait avec les autres hommes.

Et pourquoi donc, Chloé ?

J'éteins l'aspirateur, je m'assois et je laisse la réponse flotter dans ma conscience et se transformer en mots et en phrases.

Si nous couchons ensemble, il pourrait tomber amoureux de moi et souffrir la colère des dieux sans pitié. Je ne pourrais pas le supporter pour une raison très simple, très égoïste.

Je l'aime.

Ça fait un an que je l'aime, depuis qu'il est arrivé à Paris. Non, ce n'est pas vrai. Je l'aimais avant – au lycée ou peut-être même depuis le jour où je me suis jetée sur la chaise à côté de la sienne en sixième.

Ça a toujours été lui, rien que lui.

Et voilà, le secret que j'ai bien gardé d'avouer à mes camarades de classe, à mes amis, à ma famille, à Hugo et même à moi-même est enfin révélé. Chloé Germain, le rejeton du Diable, est follement, éperdument amoureuse du gentil Hugo Bonnet.

Ce n'est pas bien.

Et il n'y a rien que je puisse faire pour arranger ça.

Ma tête tombe sur ma poitrine, et je lutte contre la tentation de la frapper contre la table basse.

Fan de Loki, mon œil.

Et maintenant, qu'est-ce que je fais ?

Dans un soupir déchirant qui me laisse vidée, j'attrape mon sac à dos et fonce dehors pour faire les courses. En vérité, j'ai plus besoin de répit que de lait et d'œufs. Mon esprit a besoin d'un sursis à ses efforts infructueux.

Quand je retourne près de chez moi, le sac à dos plein et la tête vide, je remarque une forme familière derrière un arbre en face de l'entrée de mon immeuble. C'est Fabien. Quand je recule pour mieux regarder, il n'y a personne.

Alors, j'entre dans le hall et ferme la porte derrière moi.

Je passe les dix prochaines minutes à tergiverser sur quelle alternative est la pire – Fabien qui me harcèle ou moi en train de devenir folle et d'imaginer des choses comme le mari d'Alcinda. Ce ne sont pas que les apparitions. J'ai trouvé des enveloppes ouvertes dans mon courrier et j'ai reçu des appels téléphoniques obscènes d'un numéro inconnu. Il y a quelques jours, j'ai paniqué parce que quelqu'un avait laissé une rose rouge fanée sur mon pas de porte.

Je me demande si c'était l'œuvre de Fabien ou une idée de mon voisin farfelu pour faire une blague d'Halloween.

Ces pensées sont loin d'être agréables, mais je préfère ruminer sur ma santé mentale plutôt que de penser à la situation avec Hugo.

La sonnerie de l'interphone retentit.

Je reste tétanisée pendant un instant avant de me dire qu'au moins un de mes dilemmes est désormais résolu. Fabien me harcèle. Je ne suis pas paranoïaque. Et plutôt que de rester plantée là, je ferais mieux de répondre et de dire à ce crétin d'arrêter de faire ce qu'il fait ou que sinon je porterai plainte à la police.

Je me précipite à la porte et attrape le combiné.

Un *bonjorn* prononcé d'une voix profonde me frappe tout droit à l'estomac avant que mon cerveau n'ait pu enregistrer la salutation en provençal.

L'homme à l'autre bout du combiné n'est pas Fabien.

C'est Hugo.

DOUZE

— J’espère que je n’arrive pas à un mauvais moment, dit Hugo.

Je rassemble toute la désinvolture que je peux avant de répondre :

— Ça dépend.

— Il faut que je te parle de quelque chose, explique-t-il. Quelque chose d’important.

Je lui ouvre la porte.

Tôt ou tard, il fallait bien que cette conversation ait lieu. Cela détruira peut-être notre amitié et même notre relation professionnelle, mais on ne peut pas l’éviter. Après les événements survenus dans le sous-sol de La Bohème et à la fête de Manon, le loup est sorti du bois et n’a pas l’intention de faire machine arrière.

Je dois régler ça.

Dès qu’il entre, Hugo me tend une boîte blanche et brillante fermée avec un ruban rouge.

— Tu essaies de me corrompre, lui dis-je en prenant la boîte.

Je sais ce qu’il y a dedans sans avoir à l’ouvrir – mes macarons préférés.

— Ce n’est pas une tentative de corruption, rétorque-t-il. C’est une présentation d’excuses.

— Pour m’avoir pelotée et pour avoir défiguré mon partenaire de danse ?

— Je ne l’ai pas défiguré, proteste-t-il.

— Mais tu aurais pu, je réplique en me dirigeant vers la cuisine tout en lui indiquant d’un geste de la main de me suivre. Bon, au moins tu ne nies pas la première accusation.

— Je la nie.

Je me retourne.

— Ah bon ?

Il hoche la tête.

— Tu t’excuses de quoi alors ? je demande en fronçant les sourcils.

Il prend une grande inspiration avant d’avouer :

— D’être trop... lâche.

— Je ne comprends pas.

— Je vais t’expliquer.

Je soupire et reprends ma marche vers la cuisine. Pendant le temps que je passe à déballer la boîte, préparer du café, poser deux tasses fumantes et les macarons sur un plateau et apporter le tout sur le balcon, je ne regarde pas Hugo. Ensuite, je vais chercher deux gros coussins dans le salon, mais pas de couvertures. Il fait si doux que nous n’en avons pas besoin.

Quand je retourne dans la cuisine, je finis par regarder Hugo qui n’a pas dit un mot pendant que je m’activais. Il est appuyé contre le mur et me regarde dans toute sa gloire herculéenne.

— Tu es prêt à *expliquer* ? je lui demande en me dirigeant vers le balcon.

Il hoche la tête avant de dire :

— Mais avant ça, j’ai un message pour toi. Mes parents aimeraient t’inviter à leur trentième anniversaire de mariage samedi prochain.

— C’est très gentil de leur part, mais je—

— Ils n’accepteront pas une réponse négative.

— Je suis flattée, je le suis vraiment, mais... je n’ai eu aucun contact avec tes parents depuis que j’ai quitté Nîmes.

— Ce n’est pas un geste altruiste, déclare-t-il avec un sourire. Maintenant qu’ils se sont faits à l’idée de mon changement de carrière, ils veulent être en bons termes avec mon nouveau *boss*.

Je fronce les sourcils en entendant le mot « *boss* ».

— Associée, corrige-t-il de lui-même. S’il te plaît, dis-moi que tu vas venir. C’est important pour eux.

J’en doute.

Les parents de Hugo ont toujours été gentils avec moi, mais je ne pense vraiment pas que ma présence à leur anniversaire est importante pour *eux*. Mon cher ami, nous savons tous les deux *de qui* vient cette invitation et *qui* n’acceptera pas une réponse négative.

Bon, je dois bien une visite à Claire et à Charles. Alors, si je dois aller dans le Sud, autant que ce soit le week-end prochain. Je passerai la soirée de vendredi et la plus grande partie de samedi avec Claire, puis j'irai à la fête des Bonnet pour leur souhaiter trente belles années de plus, et ensuite je filerai à Marseille dimanche pour rendre visite à Charles.

— D'accord, dis-je. Dis à Yvette et Hervé que je serai là.

Nous franchissons la porte-fenêtre et nous nous asseyons en tailleur sur les coussins. J'attrape un macaron dans la boîte. Il pourrait être à la pistache ou au thé vert, et j'adore les deux saveurs. Donc, c'est un bon choix. Alors que je mords dedans, le délicieux biscuit s'effrite et fond dans ma bouche, enrobant mes papilles de son essence céleste.

Pistache.

Miam.

Hugo sirote son café en regardant les toits autour de nous. La vue est particulièrement impressionnante à ce moment de la journée où les rayons du soleil couchant imprègnent presque tous les revêtements des toitures en renforçant leur couleur. Seules les plaques de zinc renvoient les rayons en bouquets de lumière étincelants.

Soudain, je suis prise d'un ridicule sentiment de fierté, comme si Hugo était en train d'admirer un tableau que j'aurais peint. Ce qui me rappelle que je devrais lui montrer les photos de ces toits prises par Diane. Elles ne sont pas simplement belles – elles sont poétiques.

Il les adorera.

— L'avantage qu'il y a à vivre en étage élevé dans un horrible immeuble moderne, c'est qu'on peut profiter de cette vue, je commente en lui montrant les toits de la main.

Hugo hoche la tête et montre mes plantes avant de lancer :

— Alors, c'est ça ton jardin secret ?

— On peut dire ça comme ça, oui, je réplique en prenant un macaron à la vanille, reconnaissable à ses petits points noirs. Je viens ici pour lire ou juste pour ne rien faire. C'est l'endroit où je me sens bien.

— Je t'envie, déclare-t-il. Je n'ai jamais appris à me sentir bien tout seul.

Oh, tu apprendrais, mec, si c'était pour sauver des vies !

— Quand on veut, on peut, j'affirme d'un ton professoral, en lui tapotant le haut du bras. Ton bonheur est entre tes mains.

— Bien, commence-t-il à dire.

Il essaie de réprimer un sourire, mais ses lèvres ne jouent pas le jeu. Elles ne jouent jamais le jeu quand quelque chose le fait rire.

— En parlant de mains, reprend-il, je suis bien capable de bonheur solitaire quand je les mets sur mon...

Il baisse les yeux sur sa braguette.

— Pitié ! je m'exclame en écarquillant les yeux et en réprimant le rire qui se déchaîne dans ma poitrine.

Il reprend une expression sérieuse et dit :

— Je suis désolé. Parle-moi des toits. Ces deux-là sont en zinc, non ?

— Comme la plupart des toits de Paris, je confirme en hochant la tête, grâce aux architectes de Napoléon III. Ils étaient loin d'être bêtes, d'ailleurs. Le zinc est bon marché, résistant, imperméable, et facile à plier et à couper.

— Je sais, répond-il en me faisant un clin d'œil. J'ai essayé.

— Celui-ci est en ardoise, j'indique en montrant un toit en pente avec des lucarnes. C'est beau, non ?

Il regarde attentivement le toit en ardoise pendant un moment avant de dire :

— Un de mes amis vit dans un appartement sous les toits comme celui-là. J'évite d'aller chez lui en été.

— Il devrait nous embaucher pour refaire l'isolation de son plafond.

— Je lui ai dit la même chose, déclare-t-il en haussant les épaules, mais son propriétaire a d'autres priorités.

— Ah, les propriétaires ! je soupire. De toute façon, l'ardoise est mon matériau préféré pour la toiture. Au cas où tu te poserais la question.

Il prend un macaron au chocolat avant de dire :

— C'est noté. Le mien, c'est les tuiles rouges, comme celui de ce bâtiment biscornu là à droite. Au cas où tu te poserais la question.

Il me fait un sourire éclatant en m'indiquant l'immeuble du menton.

Pendant un moment, je me régale de ce sourire à la fois resplendissant et désarmant et le regarde ensuite manger son macaron, les yeux fermés de plaisir.

Quand il les ouvre et me regarde, je me réveille de mon état de transe, me souvenant que nous sommes en train de parler et que c'est à mon tour de dire quelque chose.

Bon.

— C'est le plus vieil immeuble dans le quartier, dis-je. Un rescapé face à l'ambition de Haussmann.

— Et le toit vert derrière ?

— C'est du cuivre.

— C'est bien ce que je pensais.

Je m'apprête à attraper un autre macaron, mais Hugo prend ma main dans la sienne.

Reste calme, Chloé.

Lentement, je lève les yeux et lui lance un regard interrogateur.

— Je vais te présenter mes excuses maintenant, explique-t-il. Alors, j'ai besoin de soutien moral.

Tu es gonflé, mec.

J'envisage de retirer ma main, mais ensuite je change d'avis. Il n'y a pas de mal à le laisser la tenir pendant quelques instants. Je ne fais qu'être amicale. Le plaisir exquis que me procure son geste n'a rien à voir là-dedans, de toute évidence.

Hugo regarde fixement les macarons comme s'il les comptait.

— Alors ? je lui demande après un long moment. Je t'écoute.

— Je suis désolé d'avoir fait comme si je te croyais.

— Quoi ? je m'étonne en clignant des yeux.

— Ce soir-là, dans le sous-sol, tu te souviens comment tu m'as dit que tu ne voulais pas de moi.

Je hoche la tête.

— C'est des conneries, Chloé, déclare-t-il, son regard transperçant le mien d'un air de défi. Je ne te crois pas.

Je suis bien trop stupéfaite pour parler.

— Ton bluff a peut-être marché quand nous avions seize ans, reprend-il, mais pas à vingt-cinq.

— N'importe quoi.

— Chloé, me dit-il avec le ton d'un parent qui raisonne son enfant, je ne suis pas un génie, mais je ne suis pas non plus un imbécile. Et même si je l'étais, j'aurais quand même fini par remarquer comment tu me regardes chaque fois que tu penses que je ne te vois pas. Et comment tu me touches le bras tout le temps. Ça fait un an que ça dure.

— Je... Tu..., je bafouille, ma bouche s'ouvrant et se refermant sans pouvoir sortir une phrase cohérente, et mon cerveau cherchant désespérément une bonne répartie.

— Tu as envie de moi, *pitchoune*, affirme-t-il en me souriant. Tu as très envie de moi, et tu le sais.

Des mots sarcastiques et incendiaires finissent par sortir de mon cerveau – mais restent bloqués et se bousculent dans ma bouche. Mes lèvres refusent de s'ouvrir pour les laisser sortir.

— Et maintenant tu sais également que je sais, ajoute-t-il en serrant ma main.

Je laisse échapper un profond soupir – et j'abandonne. J'aurais dû nier plus tôt, lui couper la parole ou me mettre en colère au lieu de me contenter de le regarder fixement comme une idiote. À ce stade, le déni complet serait une insulte à son intelligence. Cela pourrait mettre fin à notre amitié. Et à sa présence dans ma vie.

Je baisse les yeux, incapable de trouver les mots.

— Vas-tu me dire quelle est la *vraie* raison ? demande-t-il doucement. Au nom du « bon vieux temps », peux-tu être honnête et me dire pourquoi tu nous refuses quelque chose que nous voulons tous les deux ?

Devrais-je ?

Puis-je lui dire ce que je n'ai dit à personne ? Devrais-je partager mon secret le plus profond, le plus sombre ? Je peux seulement imaginer le soulagement que cela m'apporterait.

Je meurs d'envie de ce soulagement.

Oh, allez, jette-toi à l'eau !

Je lui parle alors de mon côté Midas. Je lui raconte tout, dans les moindres détails, aussi douloureux que cela puisse être. Toutes ces tragédies à cause de moi. Toutes ces bonnes personnes punies pour s'être trop approchées de moi au point de se mettre en danger, et pour avoir pris soin de moi plus que je ne le méritais.

Alors que je parle, j'essaie de garder un ton neutre comme si je racontais un film et non pas comme si j'étais en train de sortir un squelette du placard et de le reconstituer morceau par morceau.

Hugo ne dit rien. Il se contente de me regarder avec les sourcils relevés.

Quand il n'y a plus rien à dire, je m'arrête et je lève les yeux vers lui.

Il sourit.

Il pense que c'est drôle ?

Oh, merde.

C'était une erreur de lui raconter !

— Tu penses que je suis folle ? je demande en levant le menton.

— Bien sûr que non, répond-il, l'air sincère.

— Alors, pourquoi tu souris ?

— De soulagement, explique-t-il avant de s'arrêter pour me regarder, le désir dans les yeux. Je suis juste infiniment soulagé que ce n'est pas ce à quoi je m'attendais, reprend-il.

— Tu t'attendais à quoi ?

— Le scénario classique, répond-il en haussant les épaules. Tu es avec quelqu'un, il est marié, alors c'est secret, mais il t'aime, et il va divorcer... un jour. Ce genre de choses.

— Oh !

— Alors, oui, je suis soulagé. Et non, je ne pense pas que tu sois folle, *pitchoune*, dit-il en me touchant la joue. Avec tous les emmerdements que tu as eus, je peux tout à fait comprendre pourquoi tu penses que tu es maudite.

— Mais ? je demande en plissant les yeux.

C'est tentant de pencher ma tête dans sa main, mais au lieu de cela je me recule.

— Il n'y a pas de *mais*, insiste-t-il en changeant légèrement de position.

— Tes yeux crient qu'il y a un *mais*.

Il hésite.

Oh, allez, par pitié !

Je pourrais lui dire que je sais déjà pourquoi il y a un *mais*. *Il ne croit pas aux malédictions*. Parce qu'une personne avec la tête sur les épaules n'y croirait pas, non ?

Hugo prend une grande inspiration.

— Bon, voilà le *mais*. Tu es bien trop sûre de toi si tu t'imagines que je tomberai amoureux dès qu'on aura couché ensemble.

Je reste bouche bée.

Il rit.

Comme toujours, son rire est trop contagieux pour ne pas sourire en retour.

— Tu ne tomberas pas amoureux ?

— Non, affirme-t-il en secouant la tête.

— Tu en es sûr ?

Il incline sa tête dans un lent hochement de tête confiant et commence à caresser ma main sans jamais la lâcher. Mon cerveau entame son processus

désormais familier de liquéfaction. Le pouce de Hugo s'ajoute à la douce torture en dessinant de délicieux petits cercles dans la paume de ma main.

C'est si bon.

C'est même encore mieux quand il glisse son pouce sur mon poignet en le caressant doucement.

Je voudrais pouvoir dire : « D'accord, allons-y – si tu es sûr que tu en sortiras indemne. »

Et s'il se trompait ? Et s'il tombait amoureux ?

Je sors ma main de la sienne et me lève.

— J'ai besoin de réfléchir un moment.

— D'accord, dit-il.

Je hoche la tête et cours presque jusqu'à la salle de bains, où je m'enferme à clé.

Bon, réfléchis. Est-ce qu'il y a une chance que ça marche ? Pourrait-il avoir raison ? Puis-je me permettre le plaisir de l'intimité avec lui sans mettre sa vie en danger ? Peut-être que, juste cette fois-ci, l'univers m'accordera quelques moments de bonheur, sans conséquences, sans dommages collatéraux. Peut-être que je vais obtenir un sursis, une chance de me créer quelques beaux souvenirs à retenir lorsque l'obscurité me rattrapera... Puis-je prendre ce risque ?

Un léger tintement de vaisselle atteint mes oreilles. Hugo a certainement apporté le plateau avec nos tasses vides dans la cuisine. Puis j'entends le bruit de l'eau qui coule. Je l'imagine mettant le plateau sur le plan de travail, prenant les tasses fragiles avec ses larges mains agiles aux doigts longs et les rinçant sous le robinet. J'imagine les muscles saillants de ses bras, sa large poitrine et ses lèvres pleines et douces.

Et je réalise que cette « réflexion » que je suis en train de faire est un euphémisme pour différer l'inévitable. Ma décision est prise. Je vais coucher avec Hugo, peu important les conséquences. Je ne peux rien y faire. Tout ce que je peux faire, c'est espérer et prier pour qu'une fois que nous nous serons quittés, il n'aura pas à payer la note.

Je me dirige vers la cuisine.

Il ferme l'eau et me regarde, le désir dans les yeux.

— Ça sera sans lendemain, dis-je.

— D'accord.

— On arrêtera quand je déterminerai qu'il est temps d'arrêter.

— D'accord.

— Si tu commences à développer des *sentiments*, tu me l'indiqueras immédiatement.

— Oui, *boss* ! lance-t-il avant de se frapper le front de la main avec une frustration simulée. Putain ! Je veux dire *associée*.

Je lui lance un long regard et me dirige vers lui en même temps que lui se dirige vers moi. Nous nous arrêtons au milieu de la pièce, nous touchant presque.

Il prend mes mains dans les siennes sans les lever. Nous restons dans cette délicieuse anticipation, suspendus dans le temps et dans l'espace, pendant un long moment. Nos doigts sont entrelacés, et notre désir grandit et grandit jusqu'à combler l'espace entre nous.

Hugo me dévore des yeux.

Mon cœur martèle dans ma poitrine. Je retire une main et commence à me diriger vers la chambre.

Il me suit, sa main serrée dans mon autre main.

Un sentiment d'inexorabilité me submerge. C'est étonnamment apaisant, même si une partie de moi se demande encore ce qui se trame – ma malédiction ou tout simplement le hasard. Mais ensuite, je me dis que ça n'a pas d'importance.

Quoi qu'il advienne, il n'y a pas de retour en arrière.

TREIZE

Une fois dans la chambre, nous passons un moment juste en nous tenant les mains et en nous regardant l'un et l'autre.

Le regard de Hugo est rivé sur mes lèvres.

Je me demande s'il va m'embrasser. Je n'en peux plus d'attendre qu'il m'embrasse.

Mais au lieu de ça, il lâche mes mains et enlève son pull ainsi que son tee-shirt.

Je salive à la vue de son torse bronzé. Il est tout en muscles, sa peau est lisse avec des taches de rousseur sur ses épaules et quelques poils éparpillés sur ses pectoraux. Les poils descendent jusqu'à son nombril et disparaissent sous la ceinture de son jean.

Mon cœur s'arrête de battre puis repart de plus belle.

Mais qu'est-ce qui m'arrive ?

Hugo n'est *pas* supposé être mon genre. Je ne suis *pas* supposée apprécier les hommes grands et bien bâtis.

Alors, pourquoi il me fait cet effet ?

Les yeux braqués sur la poitrine de Hugo, j'enlève mon pull et mon soutien-gorge avant qu'il ait pu finir de me dire : « Enlève ton pull et ton soutien-gorge, ma beauté. »

Il ne dit pas ça, bien sûr. Au lieu de ça, il enlève ses chaussures et ses chaussettes et descend la fermeture-éclair de son jean.

Comme si on jouait à « qui sera nu en premier », j'enlève mon jean et ma culotte. Mon regard est rivé sur sa braguette.

Il fait tomber son jean et ses sous-vêtements sur le sol.

Oh !

Je ne peux pas croire que c'est en train d'arriver. Ce qui est encore plus difficile à croire, c'est à quel point je veux qu'il me fasse l'amour. Mais un besoin tout aussi fort compense mon impatience. Je voudrais ralentir le temps pour pouvoir savourer chaque seconde de cette soirée. Je veux la graver dans ma mémoire.

Nos premiers moments ensemble.

La respiration de Hugo s'accélère et il fait un pas vers moi. En un clin d'œil, sa main se plaque dans mon dos. Elle est grande. Elle est chaude. Je gémis presque. Il m'attire plus près de lui, et le désir emplit mon aine, s'infiltrant dans mon esprit et enveloppant mon cerveau dans un brouillard épais.

Mais la créature cérébrale que je suis lutte. J'essaie de deviner quel genre d'amant est Hugo. Sera-t-il doux ou rude ou les deux avec moi ? Va-t-il transformer les préliminaires en une ennuyeuse démonstration mécanique pour étaler ses prouesses comme tant d'hommes malavisés le font ? Où va-t-il me pénétrer à l'instant même où nous toucherons le matelas ? Peut-être même avant que nous ne touchions le matelas...

Hugo incline la tête vers moi, et ses lèvres s'entrouvrent. Je sens son souffle chaud sur mon visage. Il sent délicieusement bon.

Comment se fait-il que je n'aie jamais remarqué combien il sent bon ?

Parce que je ne l'ai jamais laissé approcher aussi près.

Sa main dans mon dos me rapproche encore plus près de lui jusqu'à ce que nous soyons peau contre peau, son aine contre mon ventre.

Un frisson d'excitation parcourt ma peau. Le désir me fait trembler. Mon cœur martèle avec une ardeur que je n'ai jamais connue auparavant. Je me laisse aller volontiers, complètement. Le brouillard dans ma tête enveloppe mon cerveau, pénétrant chacune de mes cellules et prenant mon corps en charge. Quand la main libre de Hugo atterrit sur ma nuque, ferme et douce à la fois, mes jambes commencent à flageoler. Son regard parcourt mon visage. Je regarde ses lèvres et je mouille les miennes. Une lueur scintille dans ses yeux, et le moment d'après il penche sa tête vers moi.

J'ouvre goulument mes lèvres.

Sa langue explore ma bouche, me caresse la langue et me donne le vertige de plaisir. Je l'embrasse en retour, le goûte, le bois. Je caresse son dos et pétris ses fesses.

Hugo se recule un peu et glisse sa main sur mon ventre. Je me dresse sur la pointe des pieds et me plaque contre sa main. Il me caresse avec ses

doigts, m'explore, me découvre, alors que je soupire et gémis. Et alors, il utilise ses nouvelles connaissances de mon corps pour me faire gémir davantage.

Je glisse ma main de ses hanches vers son sexe et enroule mes doigts autour. Un instant plus tard, mes muscles se spasment doucement et je jouis. C'est un petit orgasme, pas un feu d'artifice – même pas un pétard – un orgasme qui en temps normal exigerait de mon corps beaucoup plus de temps et d'effort. Pendant toutes ces années, j'ai appris à ne pas espérer plus que ça, car cela semble être le seul type de soulagement dont je sois capable.

Hugo retire ses doigts et nous laisse tomber sur le lit.

Je cherche un préservatif dans la table de nuit.

Ça y est, j'ai trouvé !

Mes mains tremblent dans une anticipation vertigineuse alors que je le mets sur Hugo.

Quand j'ai terminé, il s'appuie sur ses bras tendus, ses hanches coincées entre mes jambes. Je m'émerveille de tous ces muscles et de cette force contenue, de la taille de son corps – tellement plus grand, tellement plus fort que le mien. Je n'ai jamais été avec quelqu'un comme lui. Sa taille devrait m'intimider, peser comme une menace, mais au contraire elle me bouleverse.

Tous nos contrastes me bouleversent.

Comment est-ce possible ?

Comment une fan de Loki pure laine peut-elle ressentir cela pour un Thor ? Soit j'ai muté d'un seul coup, soit je me suis nourrie d'un gros, gros mensonge.

Un parmi tant d'autres ?

J'y penserai plus tard.

Attrapant sa nuque, je le tire vers moi, plus près, encore plus près, jusqu'à ce que sa joue touche mes mamelons tendus. Je veux plus de contact. Je veux sentir son poids, sa force. Mon esprit est submergé par un besoin primaire, instinctif, d'être enfermée dans cette force. D'être maîtrisée et conquise par cette force. Et ensuite honorée par elle.

Mais Hugo refuse.

Aurait-il peur de me faire mal ?

— Viens, dis-je en tirant sur son cou sans aucun résultat tangible.

— Je suis trop lourd, murmure-t-il avec un sourire d'excuse.

J'espère qu'il ne s'imagine pas que je vais le supplier. Parce que je ne le ferai pas.

— Tu es bête. Tu ne me feras pas mal. Je te promets.

Il ne bouge pas.

Bon, d'accord, je vais le supplier.

— S'il te plaît, Hugo. Je veux que tu viennes plus près.

Je tire encore une fois sur sa nuque, et cette fois-ci il se laisse faire. J'ajoute mon autre main et je tire fort. Un instant plus tard, il s'étend sur moi de toute sa longueur. Nos poitrines, nos estomacs et nos hanches sont écrasés, sa bouche dévorant la mienne. Il prend mon sein dans sa main. Ça la remplit à peine, et je suis de nouveau frappée par la joie de voir combien nous sommes différents.

Il écarte davantage mes cuisses et se place.

Puis il me pénètre.

J'halète et me cabre.

C'est bon. C'est si bon.

Pourquoi ne l'avons-nous pas fait avant ? Comment ai-je pu vivre toutes ces années sans ça ? Je sais qu'il y avait une raison, que ça avait quelque chose à voir avec ce que je suis. Mais à cet instant précis, je m'en fous. Plus aucune raison au monde ne peut justifier que je continue à m'en priver.

Je ferme les yeux pour goûter encore plus pleinement cette douce intrusion. Après quelque temps, je soulève mes hanches pour l'inviter à commencer à bouger.

Et c'est ce qu'il fait.

Ça ne prend que quatre ou cinq poussées pour que mon cerveau déserte, livrant mon corps à son propre sort. Ce qui est une manière polie de dire « hors de contrôle ».

Toutes les choses sauvages qu'une femme peut faire dans une telle situation – mon corps est en train de toutes les faire et dans un total manque de coordination. Mes mains saisissent, pressent, caressent et pincent. Mes doigts pétrissent sa chair, et mes ongles labourent son dos et griffent sa peau. Mes hanches ruent. Je gémis comme une chatte en chaleur. Mes cuisses tremblent et mes muscles internes se contractent contre lui et palpitent alors que je jouis.

Cette fois-ci, l'orgasme est si puissant qu'il me transporte. Ce n'est pas seulement un pétard ou même un quelconque feu d'artifice. C'est une

explosion de couleurs et de lumières, un quatorze juillet dans le ciel au-dessus de la Tour Eiffel.

Hugo jouit également. J'agrippe son cou avec mes deux mains et je le tiens contre moi tandis qu'il gémit de plaisir.

Je voudrais pouvoir arrêter le temps, et que nous restions figés dans cet instant pendant quelques heures, juste pour donner une chance à mon cerveau déchaîné de comprendre ce qui se passe.

Cette intimité, cette proximité proche de la fusion – je ne l'ai jamais, jamais vécue. C'est tellement plus que l'association synchronisée de deux corps, suivie d'une libération d'endorphine.

En comparaison, toutes mes précédentes sensations physiques sont dérisoires. Toutes mes émotions fortes passées s'évanouissent. Je suis époustouflée.

Quelques longs moments plus tard, Hugo me donne un doux baiser et roule sur le côté. Je m'étends tout près de lui, encore un peu étourdie et désorientée. Il se tourne sur le côté et m'attire contre lui. Je respire son odeur musquée et me blottis dans la chaleur du creux de son bras. Tandis que je reprends peu à peu mes esprits, j'embrasse son épaule. Je me redresse et laisse courir ma langue sur sa peau salée autour de ses mamelons. Avec une immense douceur, j'embrasse chaque tache de rousseur sur sa poitrine et ses épaules.

Ensuite, je me réinstalle dans le creux de son bras, la tête vide et le cœur plein à en déborder.

Il glisse ses doigts dans mes cheveux et caresse ma nuque.

Le vide béant dans mon crâne s'épaissit en un nuage cotonneux, et je commence à dériver.

— Ma *pitchoune*, murmure-t-il.

Je me dis que c'est juste un mot tendre, une douce caresse post-coïtale. Cela ne veut pas dire qu'il a des sentiments pour moi.

Ne t'emballe pas trop, Chloé. Pas de panique.

Ah ! C'est plus facile à dire qu'à faire.

Une vague glaciale de crainte approche, envahit mon corps, submerge le lit et me plonge des centaines de mètres plus bas, dans un endroit sombre et malodorant qui m'est bien trop familier.

Bienvenue dans les appartements privés de Chloé en enfer.

Les ténèbres s'infiltrèrent sous ma peau, empoisonnent mon sang et paralysent mes muscles. Juste avant que je les laisse m'emporter dans un

sommeil plein de cauchemars, je me souviens de la raison pour laquelle je me suis convaincue que Hugo n'était pas mon type. La raison pour laquelle je me suis interdit le plaisir de son contact physique.

C'était pour le protéger.

C'était pour empêcher l'amour de ma vie d'être ma prochaine victime.

OceanofPDF.com

QUATORZE

Ce n'est pas un secret que Yvette et Hervé Bonnet sont très appréciés, tout comme leurs enfants, Jeanne et Hugo. Il est également bien connu que la meilleure boulangerie de Nîmes est tenue par ce couple exceptionnellement gentil et accueillant.

La conjonction de ces deux faits bien établis explique que tant de gens aient voyagé en avion, en train et en voiture en direction d'un restaurant situé trente kilomètres au sud de Nîmes pour fêter le trentième anniversaire de mariage du couple. Mis à part la proche famille, les enfants et les cousins, la grande majorité des invités tombe dans la catégorie des amis. Ce grand groupe comprend non seulement les amis du couple, mais aussi ceux de leurs enfants accompagnés de leurs proches.

En ce moment, on me présente un *amigo* de Jeanne.

— Chloé, dis-je en embrassant un Espagnol prénommé Pepe et qui est là avec sa femme Nana. Ravie de vous rencontrer.

— Mon amie, Amanda, dit Jeanne en désignant une femme impeccablement habillée qui se tient à côté de Pepe.

Nous nous embrassons.

— Et son fiancé, Kes, poursuit Jeanne en montrant un groupe de trois hommes qui rient quelques mètres plus loin.

Le blond avec les cheveux frisés est Mathieu, le mari de Jeanne. Je n'ai jamais vu aucun des deux autres hommes auparavant, mais tous les trois sont canons, chacun à sa manière. Ils feraient une super couverture pour le magazine *GQ*.

— Laissez-moi deviner, dis-je en faisant un clin d'œil à Amanda. Kes, c'est l'élégant « monsieur *business man* » en costume noir, n'est-ce pas ?

— Eh non, répond-elle avec un sourire tout en m’invitant à regarder de plus près l’autre homme. Mon fiancé, c’est le « monsieur *Tarzan* » décontracté en jean.

Vraiment ?

Je n’aurais jamais deviné.

— L’homme en costume noir est Sébastien Darcy, explique Jeanne. Un ami de Mathieu et un de ses soutiens.

J’ai l’impression d’avoir déjà entendu ce nom... Ah, oui, le « gros bonnet influent » qui a fait grimacer Diane comme si elle connaissait une vérité désagréable à son sujet.

Je regarde l’homme d’affaires qui s’esclaffe à cause de quelque chose que Kes vient de dire. Il a l’air jeune et doux quand il rit.

— Alors, vous êtes l’architecte, dit Amanda en me tirant de mes pensées.

Je hoche la tête.

— Et vous, poursuit-elle en montrant du doigt Hugo qui vient de nous rejoindre, vous êtes son homme à tout faire.

J’ouvre la bouche pour protester, mais Hugo se met à rire.

Tout le monde rit également. Comment ne pourrait-on pas rire ? Il faudrait être Victoria Beckham pour ne pas rire quand Hugo rit.

— Homme à tout faire et fier de l’être, déclare-t-il quand il parvient enfin à parler.

— Je suis impressionné, Amanda, intervient Pepe. Tu as trouvé le temps de descendre à Nîmes, bien que tu sois devenue si importante. Une vraie *VIP* !

— Tu *devrais* être impressionné par moi, rétorque Amanda avec un petit haussement d’épaules typiquement parisien. Mais je n’ai pas fait le voyage spécialement pour cette occasion. Je... campe à une demi-heure en voiture d’ici depuis déjà une semaine, et je vais rester dans le Sud encore une semaine.

— Toi, *camper* ? Pendant deux semaines ?

— Bon, pas dans le sens classique du mot, répond Amanda avec un sourire. Je suis dans un campement de gens du voyage avec le clan de Kes, explique-t-elle en montrant son Tarzan.

— C’est pas vrai ! s’exclame-t-il en écarquillant les yeux. Amanda Roussel qui campe avec des gitans, poursuit-il en secouant la tête de

stupeur. Au point où on en est dans les surprises, je devrais peut-être vérifier si les poules ont des dents.

— Ça fait combien d'années que tu es marié ? Trois ans ? demande Amanda en repoussant ses cheveux à l'arrière. Tu as dû remarquer que la vie conjugale est faite de compromis. D'ailleurs, tu n'étais pas au courant de mes plans de camping ? Souviens-toi quand j'ai demandé à ta charmante épouse danoise de m'aider à trouver quelqu'un qui dîne régulièrement au Noma ?

— Le Noma..., s'interroge Hugo en faisant la moue comme il le fait toujours quand il essaie de se souvenir de quelque chose. Ce n'est pas un musée à New York ?

— C'est un restaurant de Copenhague mondialement connu et étoilé au Michelin, rétorque Amanda avec un sourire poli.

— Je n'y suis jamais allé, ni Nana, dit Pepe en hochant la tête, mais elle a trouvé une amie d'ami qui y va régulièrement.

— Mais quel rapport cela a-t-il avec le fait que tu vis dans une caravane de gitans depuis une semaine ? demande Jeanne en se tournant vers Amanda.

— C'était le prix à payer.

— Je ne te suis pas, déclare Pepe en fronçant les sourcils.

— Kes et moi allons emmener ma mère à Copenhague en décembre pour un dîner au Noma, explique Amanda avec un grand sourire. C'est en première position sur la liste de ses envies.

— Je ne te suis toujours pas, insiste Pepe. Pourquoi avais-tu besoin de Nana pour trouver un habitué ?

— Visiblement, tu ne connais pas ma mère, soupire Amanda. Sa principale motivation pour dîner au Noma, c'est d'avoir la possibilité d'y être photographiée.

— Une accroc au selfie, c'est ça ? intervient Jeanne en faisant un clin d'œil.

— Pas du tout, affirme Amanda en agitant le doigt de gauche à droite. Tu as rencontré ma mère, Jeanne. Est-ce qu'elle ressemble à une adepte du selfie ?

— Non, admet Jeanne. Je suppose que les selfies ne sont pas assez dignes pour elle.

— « Trop peuple » est plutôt ce que dirait ma mère, réplique Amanda. Et c'est là que l'amie de ta femme intervient, ajoute-t-elle en touchant du

doigt la poitrine de Pepe. Ma mère lui a déjà parlé. Elle va prendre une photo de nous au Noma et l'affichera sur les réseaux sociaux.

— Waouh, s'exclame Pepe. Respect.

Amanda hoche la tête avant de se tourner vers moi.

— J'ai entendu dire que vous et Hugo avez sacrément rénové La Bohème. J'ai hâte de voir ça.

— Ça me rappelle quelque chose, s'écrie Jeanne. Vous êtes tous invités à notre fête de réouverture le dix-huit ! Prenez tout de suite vos agendas et bloquez la date.

C'est ce qu'Amanda et moi faisons.

Monsieur Bonnet se joint à notre groupe et entoure les épaules de Jeanne de son bras.

— Est-ce que ta mère et moi sommes invités également, ma chère fille ?

— Oui, répond-elle avec un clin d'œil, si tu promets de faire des compliments sur le travail de ton fils et de Chloé.

— Et pourquoi je ne le ferais pas ? demande-t-il avant de se tourner vers moi. Chloé, il faut que tu saches que je ne t'en veux pas d'avoir embauché mon fils.

— Merci, Hervé, je réponds avec un sourire. C'est très gentil de votre part.

Il hoche la tête.

Après cela, chacun s'assied. Je suis placée à la table principale à côté de Hugo. Cela me fait me demander lequel de mes rôles dans sa vie m'a valu cet honneur. Suis-je assise à côté de lui parce que je suis son amie d'enfance ou son associée ? Une partie de moi ne peut s'empêcher d'espérer que c'est parce que je suis sa petite amie.

Même si notre relation est toute récente. Et même si j'envisage d'y mettre un terme très bientôt.

Juste avant le dessert, Hervé frappe le côté de son verre avec un couteau, réclamant l'attention de l'assistance.

— Je ne ferai pas un discours, déclare-t-il.

— Dieu merci ! s'exclame sa femme en levant les yeux au ciel.

Quelques invités rient.

— Mais je vais faire encore mieux, reprend Hervé avec un sourire énigmatique avant de marquer une longue pause.

— C'est le moment du sonnet, murmure Hugo à mon oreille.

Je lui jette un regard interrogateur.

— C'est une tradition familiale. Papa devient troubadour pendant les repas de famille et chante des sonnets à maman.

— Vraiment ?

— Bon, chanter n'est pas le mot juste. Il les slamme. Et parfois, il les rape.

— Chapeau ! je m'exclame.

— Ils sont horribles, précise-t-il avec un sourire.

— Oh.

— Mais maman les aime.

Hervé s'éclaircit la voix et se tourne vers Yvette.

— Ma chère et tendre femme depuis trente ans. Le bonheur de ma vie. Ce sonnet est pour toi, comme toujours.

Yvette lui fait un sourire affectueux et lisse ses cheveux, l'air heureux.

Hervé pose son verre et commence à déclamer :

Les viennoiseries sont prêtes,
Les pains sont longs.
Ma chère Yvette,
Je t'ai écrit cette chanson.

Tu es la pomme de ma pâtisserie,
La cerise sur mon gâteau
Jusqu'à la fin de ma vie,
Je t'aimerai comme un jeunot.

— Et il sait faire le jeunot ! crie quelqu'un à l'autre bout de la table.

Tout le monde applaudit encore et encore.

Yvette donne un énorme baiser à son mari sur la bouche.

Je les regarde, hypnotisée. Une zone précédemment inexplorée de mon âme absorbe leur bonheur et leur amour l'un pour l'autre. Cette zone en mal d'émotions commence à grandir, rayonnant de la beauté que reflète ce que Hervé et Yvette partagent.

Ils n'ont aucune idée de la chance qu'ils ont. Ils n'ont aucune idée du danger auquel je les expose. Je devrais arrêter de voir Hugo. Ce n'est pas seulement sa vie qui est en jeu, même si c'est la vie la plus précieuse au monde pour ce qui me concerne. Si quelque chose devait lui arriver, cela

blesserait ces personnes fantastiques, cela détruirait définitivement leur bonheur. Ils ne s'en remettraient jamais.

C'est décidé. Je quitte Hugo.

Cela fait seulement une semaine que nous sommes ensemble, et chaque nuit est plus magique que la précédente, mais c'en est assez.

Plus qu'assez.

Finalement, je resterai avec Claire jusqu'à lundi, je prendrai le train pour Marseille pour rendre visite à Charles et je reviendrai à Paris mercredi, même si je pourrais rester dans le Sud jusqu'à la fin de la semaine. Notre nouveau chantier a été reporté parce que nos clients ne peuvent pas déménager dans leur location meublée avant dimanche prochain. Mais je rentrerai à Paris de toute façon. Je profiterai du temps qui me restera pour m'occuper des papiers administratifs et pour préparer de nouveaux plans et devis.

Hugo passera quelques jours avec sa famille et ensuite partira faire de la randonnée avec des copains dans les Calanques avant de rentrer à Paris le week-end prochain.

Cela me donne suffisamment de temps pour réfléchir et, je l'espère, trouver un moyen de mettre un terme à notre histoire sans gâcher notre amitié et notre partenariat d'affaires.

Je me tourne vers lui.

— Il faut qu'on parle à ton retour.

— Oui, il faut, répond-il avec conviction.

Ah bon ? Je le regarde, étonnée.

— Je n'ai pas été honnête avec toi, Chloé, explique-t-il avec un sourire. Je dois t'avouer quelque chose.

— De quoi parles-tu ?

— Tu le sauras bien assez tôt.

Soudain, il m'attrape par la main, me lève de ma chaise et me tire au milieu de la salle où une foule joyeuse danse la farandole.

Nous passons le reste de la soirée à boire du vin, à danser et à faire les chœurs quand Yvette se met à chanter de sa voix de soprano après y avoir été incitée par des invités.

Hervé n'a pas besoin d'être incité à lire d'autres sonnets. Ils sont tous dédiés à sa femme et chacun d'entre eux est une gifle cinglante à Baudelaire et Rimbaud qui doivent se retourner dans leur tombe en les écoutant.

Vers deux heures du matin, Yvette annonce qu'elle est trop fatiguée pour continuer à chanter et Hervé est à court de sonnets. Du coup, la fête se termine.

Hugo me raccompagne chez Claire. La conduite étant facile du fait que les routes de campagne sont désertes, il en profite pour mettre la main sur ma cuisse. Alors qu'il commence à me caresser, je mesure le prix que je vais devoir payer pour la décision que j'ai prise ce soir, et mon estomac se noue.

Hugo Bonnet ne me fera plus jamais l'amour.

OceanofPDF.com

QUINZE

Claire dort déjà quand je laisse partir Hugo. Je monte l'escalier sur la pointe des pieds. Quinze minutes plus tard, je me mets en chemise de nuit dans la chambre d'amis du premier étage qui était auparavant la chambre que je partageais avec Diane.

Le studio de Lionel au rez-de-chaussée est resté inoccupé depuis qu'il est mort. Il y a quatre ans, Claire a décidé de le vider, de le remeubler et de le louer. Elle n'est toujours pas passée à l'action.

Je doute qu'elle le fera un jour.

Alors que je grimpe dans mon lit, quelqu'un frappe à la fenêtre. Je me dirige vers elle et parviens à l'ouvrir après avoir lutté avec la poignée récalcitrante. Hugo est suspendu à la rambarde en fer forgé et me fait un grand sourire.

— Tu es fou ! je m'exclame en croisant les bras sur ma poitrine.

— On peut en discuter à l'intérieur ? plaisante-t-il avant que son sourire ne se transforme en une grimace alors qu'il se redresse un peu pour mieux se tenir. À moins que tu ne sois curieuse de voir si je vais crier en heurtant le sol, ajoute-t-il.

Je me recule et le laisse escalader la rambarde.

— Ouf, souffle-t-il en fermant la fenêtre derrière lui.

Sa présence dans ma chambre remplit mon corps d'une joie imprudente que je ne peux réprimer.

— Tu es fou, je répète. Ou soûl.

— Je n'ai pris que deux verres de vin puisque je devais conduire au retour, se défend-il en me lançant un regard expressif. Je suis une personne responsable.

Il enlève sa veste et fait un pas vers moi.

— Bon d'accord. Tu n'es pas soûl, je déclare en le regardant, mon cœur commençant à battre à la chamade. Tu es un fou responsable.

Il s'approche un peu plus, les yeux rivés sur mes seins. Je suis son regard. Mes mamelons pointent à travers la soie de ma nuisette d'une manière qui laisse peu de place à l'imagination.

Quand je lève les yeux, mes joues et mes oreilles sont en feu. Heureusement que la lumière de ma lampe de chevet est si faible.

— *Pitchoune*, dit-il en prenant mon visage entre ses mains.

C'est plus fort que moi, je ne peux pas le renvoyer.

Encore une nuit, je me dis.

Notre dernière nuit ensemble.

Il se penche et m'embrasse sur les lèvres. Son baiser est affamé et immédiatement profond. Je l'accueille en laissant sa langue caresser la mienne. Je me mets sur la pointe des pieds, je jette mes bras autour de son cou et l'embrasse comme si c'était la dernière fois. Mon corps est tellement prêt et empli de désir que mon bas-ventre en est douloureux.

Oh, et au fait, *c'est* la dernière fois pour Hugo et moi.

Mais je refuse de m'attarder sur cette pensée maintenant.

Tout en continuant à m'embrasser, il glisse une main dans mon dos, la passe sous mes fesses et me soulève du sol. J'enserre sa taille entre mes jambes, appréciant l'aisance avec laquelle il me tient comme si j'étais légère comme une plume.

Puis, pendant quelques brefs instants, je me retrouve soutenue seulement par un bras pendant que Hugo descend sa braguette. Je l'aide avec le préservatif, et quelques secondes plus tard il est en moi.

Pénétrée à fond, je m'arqueboute et m'abandonne totalement à la douce extase de cet instant.

Il commence à aller et venir en moi au milieu de la chambre, faisant rebondir mes seins à chaque poussée. Mes jambes sont enroulées autour de lui, et mes fesses sont soutenues par ses larges mains qui les serrent délicieusement. *Oh oui !* Toutes mes sensations sont exacerbées au plus haut point et m'entraînent dans une fièvre incontrôlable. Très vite, je suis au bord du plaisir et, quand je jouis, je mords mon poing pour m'empêcher de gémir.

Comme toujours, Hugo se laisse aller seulement après que le tremblement de mes jambes s'apaise.

— Tu sortiras demain matin de la même manière que tu es entré, dis-je quand nous sommes enfin sous les couvertures.

— Oui, *boss*, répond-il avec un sourire.

Je suis trop fatiguée pour discuter. Avant de m'endormir, je me convaincs que son karma est trop bon pour être éliminé par quelques heures supplémentaires avec la personne toxique que je suis. Juste une nuit de plus de plaisir. C'est trop insignifiant par rapport à l'ensemble. Il a fallu des années de proximité pour que mon poison contamine mes proches. Cela fait moins d'un an que Hugo est réapparu dans ma vie, et on est ensemble depuis une semaine seulement.

Alors, vraiment, cette nuit n'est pas une grosse affaire.

Ça ne le tuera pas.

OceanofPDF.com

SEIZE

— Tu as dit à Nîmes que tu voulais me parler de quelque chose, dit Hugo en se plantant devant moi en me tendant mon martini.

J'en prends une gorgée avant de répondre :

— Oui, c'est vrai.

Il sourit, mais son regard est sérieux quand il dit :

— Alors pourquoi pas maintenant ?

Il a raison. C'est le bon moment, mais...

— Hum, je commence tout en étudiant attentivement l'olive dans mon verre. Il y a trop de monde ici. Je ne parviens même pas à m'entendre.

Lâche.

— Je t'entends très bien, rétorque-t-il en souriant.

Je bafouille un autre « hum » et regarde autour de nous. Un foule joyeuse et bien habillée remplit La Bohème pour cette soirée privée avant la réouverture au public. Les gens sont répartis en petits groupes dans la salle de devant et près du bar. Certains sont assis aux tables qui ont été poussées contre les murs.

Les murs *de Jeanne*, maintenant que mon travail ici est terminé.

Depuis que la fête a commencé il y a quelques heures, Hugo et moi avons reçu des tonnes de compliments sur les transformations « abouties mais respectueuses du lieu » que nous avons faites. Notre carnet de commandes s'est tellement rempli que j'ai commencé à refuser des chantiers. Il y a des limites à ce que Hugo, René et moi pouvons réaliser en une journée, une semaine et un mois, même si nous travaillons comme des damnés.

À l'exception de René pour qui le dîner avec sa femme et ses enfants est sacré.

Je pourrais embaucher de l'aide supplémentaire.

Hugo pourrait avoir sa propre équipe. Maintenant qu'il a sa licence professionnelle, il peut officiellement le faire. On pourrait voir comment gérer deux chantiers en même temps. On pourrait—

— Alors ? insiste Hugo en penchant la tête sur le côté.

— Toi d'abord, dis-je. Je n'essaie *pas du tout* de différer.

— D'accord, acquiesce-t-il. Moi d'abord.

Alors qu'il baisse la tête pour rassembler ses idées, Diane passe en coup de vent devant nous. Je la salue de la main, mais elle ne semble pas m'avoir vue. Il y a une lueur dans ses yeux et ses lèvres sont pincées, ce qui lui donne cet air déterminé qui m'est familier. Celui qu'elle arbore habituellement juste avant de faire quelque chose d'idiot.

Diane se dirige vers le bar et attrape un grand cocktail de couleur orange et une grande tranche de gâteau à la crème blanc et rose.

Bizarre. Diane déteste les gâteaux à la crème.

Elle avance vers Sébastien Darcy qui est en train de parler avec quelqu'un près du mur et se plante tout près de lui. Il se tourne vers elle avec un air mi-poli mi-interrogateur. Elle jette le contenu de son verre sur sa chemise. Sébastien Darcy baisse les yeux pour examiner la tache. Et c'est alors que Diane écrase le gâteau sur son visage.

— Mais qu'est-ce qui vous prend ? s'exclame Sébastien Darcy en la regardant avec colère.

Un peu de crème fouettée se détache de sa joue et tombe sur une de ses chaussures hors de prix et impeccablement cirées.

Quelqu'un se met à rire.

Sébastien Darcy sort un mouchoir et s'essuie le visage.

Diane ricane. Puis elle se tourne et se dirige vers la porte.

— Hé, vous, qui que vous soyez ! hurle-t-il après elle. Je ne sais pas pourquoi vous avez fait ça, et je m'en fous, mais je vous promets que vous allez le regretter !

Elle franchit la porte sans se retourner.

Sébastien Darcy sort peu après.

Un soupçon de culpabilité m'étreint la poitrine. Dieu seul sait ce qu'un homme puissant comme Sébastien Darcy pourrait faire à quelqu'un qui l'a humilié en public. Diane est courageuse et irrévérencieuse, mais derrière

son attitude blasée elle est une jeune provinciale naïve qui ne s'attend jamais au pire.

Quelque chose me dit que la dernière phrase de Sébastien Darcy n'était pas une menace en l'air. Et quelque chose me dit que l'explosion de Diane est liée à un événement passé dont je suis en quelque sorte responsable. Je parlerai à Diane ce soir.

Mais d'abord, je dois m'assurer de la sécurité de Hugo.

— Tu allais me dire quelque chose avant que nous ne soyons interrompus par Diane, la reine du psychodrame, dis-je en me tournant vers lui.

— Cette fille a des couilles, commente-t-il en souriant.

J'ouvre les bras dans un geste d'impuissance.

— Bon, lance-t-il en s'éclaircissant la voix. Je t'ai menti.

— À quel sujet ?

— À vrai dire, techniquement, ce n'était pas un mensonge.

— D'accord, je soupire. Alors, c'était quoi ton non-mensonge ?

— Tu te souviens de cet accord que nous avons passé il y a deux semaines dans ta cuisine ?

Je hoche la tête avant de dire :

— Tu as promis que tu ne tomberais pas amoureux de moi.

— Je n'ai rien promis de tel.

— Quoi ? Tu as dit—

— J'ai dit que tu étais gonflée de t'imaginer que j'allais tomber amoureux dès qu'on aurait couché ensemble.

— Exactement. Alors, tu as menti ?

— Non, je n'ai pas menti.

— Ça n'a pas de sens ce que tu dis, Hugo.

Il prend mon verre vide et le pose sur la table la plus proche. Puis il prend ma main et déclare :

— Je n'ai pas menti, *pitchoune*. J'ai juste omis de mentionner quelque chose.

— Quoi ?

— Je n'allais pas tomber amoureux *après* avoir couché avec toi. J'étais *déjà* tombé amoureux. Depuis le lycée.

Je mets un certain temps avant d'intégrer cette nouvelle.

— Mais pourquoi tu n'as rien dit à cette époque-là ? Tu ne m'as jamais demandé de sortir avec toi. Tu ne m'as jamais pris la main.

— J'étais timide, tu te souviens ?

— Oui, mais quand même...

— Bon, si tu veux savoir toute la vérité, c'était à cause de Lionel.

— Mais qu'est-ce que Lionel a à voir avec ça ?

— Il m'a pris à part après un de nos entraînements de basket-ball et m'a tenu le classique discours du grand frère.

— Oh, non !

— Oh, oui ! Je me souviens de chaque mot qu'il a prononcé : « Chloé a vécu trop de malheurs et elle commence à peine à s'en remettre. Je te demande de ne rien tenter. Si les choses tournent au vinaigre entre vous deux, ça pourrait l'achever. »

— Pauvre Lionel ! Il était inquiet de ce que sa mort imminente me ferait.

— J'ai pensé la même chose. Tout le monde était au courant de sa maladie.

Je soupire.

— Alors, j'ai suivi son conseil, poursuit Hugo. J'étais jeune. Je ne connaissais pas mon cœur, ajoute-t-il en serrant ma main.

— Et maintenant tu le connais ?

Il acquiesce.

— Eh bien, tant pis, dis-je. Parce que je mets un terme à notre histoire. À partir de maintenant, nous serons juste des amis et des associés.

— *Pitchoune*, tu surréagis.

— Non, ce n'est pas vrai. Lionel avait raison de t'avertir de ne pas sortir avec moi. Il avait seulement tort sur un détail. Ce n'était pas pour me protéger – c'était pour te protéger. Reste loin de moi, Hugo, s'il te plaît !

Quelque chose de mouillé coule sur ma joue.

Merde.

— Chloé, depuis que tu m'as parlé de ton *côté Midas*, j'ai fait des recherches.

Je lui lance un regard fatigué.

— Écoute-moi, poursuit-il en s'approchant plus près. Je ne suis pas sûr de pouvoir expliquer ça correctement, mais c'est ce qu'on appelle la « pensée magique ».

— Ouais, je rétorque avec un haussement d'épaules, j'en ai entendu parler. Mais ce n'est pas mon cas, Hugo. Je ne me trompe pas. Il y a trop de preuves que ma malédiction est bien réelle.

— Quelles preuves ? La mort de tes parents adoptifs ?

— Entre autres.

— Ce ne sont pas des *preuves*, Chloé. C'est ce qui a déclenché ton problème. Cela arrive tout le temps aux enfants qui ont connu la perte de proches. Ils commencent à croire que c'était leur faute.

— *C'était* ma faute, j'affirme en levant le menton.

— Tu sabordes ton bonheur à cause de ça, déclare-t-il avec un doux sourire en secouant la tête.

— N'importe quoi. Je suis parfaitement heureuse.

— Mais oui, bien sûr, dit-il en me regardant droit dans les yeux. Maintenant, tu as peur que je sois ta prochaine victime.

— Tu *seras* ma prochaine victime si tu ne t'enfuis pas pendant qu'il est encore temps, je réplique en soutenant son regard.

— Je ne veux pas m'enfuir. C'est ma vie, et ça me va de prendre ce risque, affirme-t-il. Considérant qu'il n'y a aucun risque, poursuit-il avec un sourire.

Hugo Bonnet, tu es têtu. Et casse-pied.

— Quelle partie de ma « toxicité léthale », tu ne comprends pas ? je lui demande lentement en articulant chaque mot.

— Aucune.

— Eh bien, si tu ne te soucies pas de ta vie, c'est ton problème. Mais moi, je m'en soucie, et je ferai ce qu'il y a à faire pour te protéger.

— Chloé...

Je retire ma main de la sienne et enfonce mes deux mains dans les poches de mon pantalon.

— Tu ne peux pas me forcer à être avec toi.

— Dis-moi, lance-t-il, l'air grave. Quel effet ça te fait ?

— Quoi ?

— De te sentir toute puissante quand en réalité tu n'es qu'une lâche.

— C'est du n'importe quoi.

— Tu me repousses parce que tu as peur de ce que nous éprouvons l'un pour l'autre.

— Ce n'est pas ce qui me fait peur, je rétorque en secouant la tête.

— Tu as raison, dit-il avec un sourire narquois, Je m'excuse. Ce n'est pas l'engagement qui te fait peur. Ce sont tes *superpouvoirs diaboliques* et ce qu'ils pourraient me faire.

C'est exactement ça !

Seulement, ça paraît un peu mégalomane quand il le présente comme ça.

Mais je ne le laisserai pas me ridiculiser en me faisant changer d'avis.

— Moque-toi de moi autant que tu veux, je lance en haussant les épaules.

— Je ne me moque pas de toi.

— Et, crois-moi, ça ne *m'amuse* pas d'avoir des superpouvoirs. Je donnerais tout pour m'en débarrasser !

— Eh bien, dit-il avec un sourire, j'ai une bonne nouvelle à t'annoncer : tu n'as pas de superpouvoirs. Tu n'es pas une déesse de la mort et de la souffrance. Tu es juste un être humain qui a eu un mauvais départ dans la vie... et qui a besoin de régler quelques problèmes.

Ses mots sont tellement raisonnables et convaincants. Tout ce que je pourrais rétorquer semblerait fou.

Suis-je folle ? Ai-je perdu les pédales ? Ai-je vraiment des « problèmes » à régler ?

Je pense que oui.

En fait, j'en suis sûre.

Ça fait un moment que je soupçonne qu'il est temps que j'accepte le fait que j'ai été adoptée. Toutes ces discussions imaginaires avec Claire étaient des tentatives maladroites pour y parvenir. J'ai commencé à me demander pourquoi je suis si convaincue que mes parents biologiques sont morts. Peut-être que c'est pour camoufler une vérité plus brutale. Une vérité qui me fait sentir que je suis irrémédiablement cassée. Que je ne vauds rien, que je ne mérite rien de bien, que je ne mérite pas l'amour.

Que mes parents biologiques ne voulaient pas de moi.

Ai-je *inventé* mon côté Midas – mes superpouvoirs, comme Hugo les appelle – dans une tentative désespérée de me soigner, d'atténuer la douleur de cette vérité ? D'une manière maladroite et tordue, cela a-t-il été plus facile de vivre en étant un monstre plutôt qu'une victime ? Cela a-t-il été plus facile de m'accepter comme quelqu'un qui était maudite plutôt que rejetée ?

Soudain, c'en est trop à supporter.

Le bistrot s'est transformé en sauna, et j'ai du mal à respirer.

— J'ai besoin d'être seule maintenant, d'accord ? dis-je en regardant la porte.

Hugo n'a pas l'air convaincu.

— Reste là, s'il te plaît, et profite de la fête, j'ajoute. Je t'appellerai demain.

Sans attendre sa réponse, je le repousse et me dirige vers Jeanne. Je lui dis rapidement au-revoir ainsi qu'à Mathieu et à quelques autres personnes que je connais et me précipite ensuite vers la sortie sans m'arrêter pour boutonner mon manteau.

Une fois dehors, l'air frais de la nuit me saisit, mais cela me fait du bien. Je commence à peine à me diriger vers le métro quand j'entends soudain des bruits de pas derrière moi.

— Hugo, je t'ai dit de rester—, je lance en me retournant.

Sauf que ce n'est pas Hugo.

C'est Fabien.

— Qu'est-ce que tu fais là ? je lui demande sèchement.

Une partie de moi enregistre avec soulagement qu'au moins je ne suis pas paranoïaque. Il me traque *pour de vrai*.

— Et bonjour à toi également, Chloé, réplique-t-il en me faisant un sourire sans humour.

Je croise les bras sur ma poitrine.

— Pour répondre à ta question, poursuit-il, je te donne une dernière chance.

— Pour faire quoi ?

— Pour me supplier de te reprendre.

Sans blague !

— Jamais de la vie.

— Très bien, dit-il calmement en regardant vers le bas.

C'était trop facile.

Il lève son regard. Son visage est déformé par la colère.

— Tu préfères coucher à droite et à gauche, c'est ça ? déclare-t-il d'une voix plus forte.

— Ça ne te regarde pas.

— Tu n'es qu'une salope. Non, tu n'es qu'une pute !

Quel crétin !

Ma main me démange de le gifler, mais je me retiens. Le visage défiguré par la rage, Fabien en a presque la bave au coin de la bouche. Ajouter de l'huile sur le feu n'est peut-être pas une bonne idée.

Je me déplace pour passer devant lui, mais il m'attrape par les épaules et me secoue.

— Lâche-moi ! je hurle.

La seconde qui suit, Hugo l'écarte de moi en aboyant des insultes et des menaces. Il est livide. Je ne l'ai jamais vu dans cet état auparavant, même pas à la fête de Manon quand il a envoyé Jack Sparrow voler à travers le couloir.

Fabien recule, la mâchoire serrée, un regard vicieux dans les yeux.

L'imbécile ferait mieux de s'enfuir. Il n'a aucune chance contre Hugo.

Mais Fabien ne s'enfuit pas. Au lieu de ça, il sort quelque chose de sa poche et le pointe en direction de Hugo.

Un revolver.

Je crie alors qu'une détonation sort du revolver.

Hugo chancelle, puis tombe à terre.

Je me précipite vers lui.

Fabien détale.

Les minutes qui suivent semblent irréelles. Je vérifie le pouls de Hugo. Je compose le numéro des urgences avec des doigts qui tremblent tellement que je fais tomber le téléphone deux fois. Quand je parviens enfin à composer le numéro, je bafouille l'adresse et supplie l'homme à l'autre bout du fil de se dépêcher comme si c'était lui qui allait venir à notre secours. Ensuite, je lâche encore le téléphone, et il se brise. Quand je le ramasse, une partie de l'écran tombe. Je m'agenouille près de Hugo et appuie mon écharpe sur sa blessure. Ma vision commence à se brouiller à l'évocation de ce qui vient de se produire.

Ensuite, j'entends une deuxième détonation et aperçois Fabien au loin.

Je ressens une douleur comme si je venais de recevoir un coup de poing dans l'estomac. Très vite, une sensation de brûlure prend le dessus. L'univers autour de moi commence à se désintégrer comme un biscuit qui coule au fond d'une tasse de café. Pas de grondement ou d'explosion, juste une longue et lente chute. Avant que tout ne s'évanouisse complètement dans le néant, une pensée presque amusante me frappe. Mes superpouvoirs – ceux dont Hugo se moquait – ont eu raison de lui après tout.

Quelle ironie du sort.

Ça a dû être cette nuit à Nîmes qui a fait pencher la balance.

Mais bon, il y a un côté positif à cette histoire.

Les superpouvoirs qui ont tué Hugo sont en train de m'effacer moi aussi de la surface de la Terre.

OceanofPDF.com

DIX-SEPT

Tout est baigné de lumière.

Paris profite de sa première journée de soleil en trois semaines, et il fait exceptionnellement chaud pour un début décembre. Les gens prennent leur café du matin en terrasse, le visage tourné vers le soleil. Ils profitent autant que possible de ce petit bonheur avant de rentrer s'enfermer pendant les huit à douze heures qui viennent devant un ordinateur ou derrière une caisse.

Un promeneur de chiens déambule tranquillement dans le square, tiré par un mélange de chihuahuas, de beagles et de caniches. Il s'arrête régulièrement pour permettre à ses compagnons à quatre pattes de régler leurs petites affaires.

Un homme de grande taille, dans la quarantaine, glisse sur une planche à roulettes. Deux pré-adolescentes essoufflées essaient de le suivre sur des trottinettes roses.

— Ralentis, papa, crie la plus jeune.

— Allez, les petits nains, on y est presque, lance l'homme sans se retourner. C'est super !

Un large sourire éclaire son visage. Sa langue sort un peu alors qu'il accélère. Sa cravate vole par-dessus son épaule et flotte au vent. Le bas de son pantalon est couvert de taches de boue. Mais ça n'a pas l'air de le préoccuper.

Il a à nouveau quinze ans.

Je change de position sur le banc et les regarde disparaître tous les trois de ma vue.

Hugo met son bras autour de mes épaules et embrasse le dessus de ma tête.

Eh oui, nous sommes tous les deux en vie – même si nous ne sommes pas encore tout à fait rétablis.

Pour une fois, les statistiques ont été à mon avantage. Hugo et moi avons survécu, comme la plupart des victimes de coups de feu. Le fait que Fabien soit un mauvais tireur et qu'il ait donc raté son *crime passionnel* a été un facteur-clé pour que nous nous en sortions. En outre, l'ambulance est arrivée très vite, et les médecins urgentistes ont fait un travail remarquable pour nous sauver.

La police a arrêté Fabien le lendemain.

Cela fait maintenant trois semaines que c'est arrivé – une à l'hôpital et deux à la maison. Claire est venue à Paris pour s'occuper de moi, et Yvette est restée auprès de Hugo. Charles appelle tous les jours et menace de ne pas tenir compte des conseils de son médecin et de venir me rendre visite.

J'ai demandé à l'infirmière de l'hôpital qui vient chez moi pour des soins externes de me référer à un bon psychothérapeute. Je l'ai déjà vu trois fois, officiellement pour m'aider à surmonter le choc post-traumatique. Mais ce psy est perspicace. Dix minutes après le début de notre première séance, il a compris que je le voyais pour avoir de l'aide pour tout à fait autre chose.

Le psy dit que je suis un défi étant donné l'accumulation de peurs, de blocages mentaux et de désillusions dans lesquels je me suis enfermée depuis l'enfance.

Il dit également qu'il est prêt à relever ce défi.

Claire prépare mes plats préférés et reste de longues heures dans le fauteuil près de mon canapé sur lequel je passe mes journées.

Diane campe sur le sol au pied dudit canapé tous les soirs quand elle rentre à la maison après son travail de caissière à temps partiel. Nous regardons quelques épisodes du *Trône de fer*. Puis elle me présente son propre programme de divertissement sous la forme de papotages truffés d'anecdotes rigolotes. Hier, je lui ai demandé des explications à propos de Sébastien Darcy. Elle a refusé de me donner des informations, mais m'a dit qu'elle n'en avait pas fini avec lui. Pire encore, elle a laissé entendre qu'elle avait un plan machiavélique pour le punir en « appuyant là où ça fait mal ».

Devrais-je m'inquiéter pour lui ? Mais je n'en ai pas la capacité pour l'instant. Je n'ai même pas l'énergie pour me préoccuper de Diane ou de

Claire ou encore de Charles. On a tiré sur Hugo et sur moi. Nous avons survécu. Pour fêter ça, je mets mes inquiétudes entre parenthèses. C'est mon mois de trêve. Je laisse ma famille – car c'est ce que Claire, Charles et Diane sont pour moi – s'occuper de moi, et je me laisse bercer dans leur amour.

Et que c'est bon.

Pendant les trois semaines passées, Hugo et moi avons beaucoup parlé du travail, de Fabien, de nos amis communs et de toutes sortes de choses... sauf de notre avenir. Nous avons été très doués pour laisser le couvercle sur ce sujet sensible. C'était facile pendant que nous étions à l'hôpital, entourés par le personnel médical et anesthésiés par les antidouleurs vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept. Quand nous sommes sortis de l'hôpital, c'est devenu un peu plus compliqué, bien que notre convalescence dans des appartements distincts situés aux opposés de la ville a facilité les choses.

Mais, avec chaque jour qui passe, cela devient de plus en plus difficile de se cacher une vérité grosse comme une maison. Alors, quand il m'a demandé si je me sentais assez forte pour le rencontrer aujourd'hui, j'ai compris que c'était pour en parler.

En fait, ça ne me dérange pas. Il est maintenant plus que temps de regarder les choses en face. Ça ne sert plus à rien de continuer à nous cacher derrière notre petit doigt.

— Alors, voilà, dit Hugo. Nous sommes en vie.

— Vraiment ? je rétorque en me pinçant les mains et les joues. Tu es sûr que nous ne sommes pas des fantômes qui pensent être vivants ? Tu sais, comme Bruce Willis dans *Sixième sens* ?

— Tu peux me croire, nous ne sommes pas des fantômes. Et tu sais ce que ça veut dire, Chloé ?

— Que nous ne pouvons pas voir des gens qui sont morts ?

Il sourit, mais redevient vite sérieux.

— Ça veut dire que ta malédiction est *kaput*. Si tant est, bien sûr, qu'elle était réelle.

— Elle l'était, j'affirme. Je veux dire, elle l'est... enfin, je pense.

C'est très déroutant.

— Lâche prise, *pitchoune*. Laisse-moi t'aimer.

Oui, s'il te plaît.

— Je ne peux pas, dis-je en me tordant les mains. Je... Et si...

Ses yeux sont rivés sur les miens alors que j'essaie de mettre des mots sur la plus grande peur de ma vie.

— Malédiction ou pas, je finis par dire, comment peux-tu laisser quelqu'un entrer dans ta vie en sachant que cette personne peut te quitter ? Et même si elle ne te quitte pas, tu sais qu'un jour ou l'autre ça se terminera.

— Eh bien, tu espères que ce sera le plus tard possible, dit-il en haussant les épaules.

— Je ne parierais pas là-dessus si c'était moi.

— Et si tu étais moi ?

Je me mords la lèvre.

— Je viens d'une longue lignée de chanceux, poursuit-il. Mes parents s'aiment depuis plus de trente ans. Ça fait cinquante ans que mes grands-parents maternels sont mariés et soixante pour mes grands-parents paternels. J'envisage de battre leur record.

— Soixante ans, dis donc !

— Eh oui, soixante *belles* années.

— C'est juste que... mon karma est une catastrophe. Je crains qu'il compromette tes chances.

— Je ne pense pas. Mais même si c'était le cas, même si nous n'avions que vingt ans de bonheur devant nous, ou dix, ou cinq, pense un instant combien ces années seraient belles. Cinq ans, c'est à peu près...

Il s'interrompt en fermant les yeux et en bougeant les lèvres en silence avant de poursuivre :

— ... deux mille jours de beauté. Ça n'en vaut pas la peine ?

Deux mille jours de beauté.

C'est ça l'amour ? Surmonter ses craintes pour créer quelque chose de beau à partir du chaos et de la vacuité de la vie. Donner un sens à l'univers.

Est-ce que cette beauté sera détruite ? Oui, peut-être. Rien n'est permanent en ce monde, sauf l'impermanence. Mais tant qu'on est en vie, on peut créer plus de beauté.

Et c'est comme ça qu'on maîtrise le chaos.

Soudain, je sens ma poitrine se libérer d'un poids. Comme si la malédiction était vraiment *kaput*. Si tant est, bien sûr, qu'elle était réelle. Que ce n'était pas mon imagination qui mettait ensemble les divers événements de ma vie pour en faire une histoire ordonnée, bien que morbide.

Quoi qu'il en soit, j'en ai fini.
Au-revoir, Midas.
Merci pour rien.
Je choisis de continuer sans toi dans ma vie.
Je choisis de continuer avec Hugo.
Même si ça ne dure que quelques années, ou même quelques jours.
Hugo et moi avons regardé au fond de nos cœurs et décidé que nous
ferions mieux de passer quelques jours ensemble plutôt que des années
séparées.
C'est réglé, alors.
Je prends sa main et plonge mon regard dans ses yeux si tendres.
— Salut, toi, dit-il doucement.
— Salut, toi, dis-je en retour.
Et ensuite, je remplis mes poumons de l'air frais de l'automne et je
l'embrasse.

<<<<>>>>

Merci d'avoir lu CHLOÉ LA DIABOLIQUE !

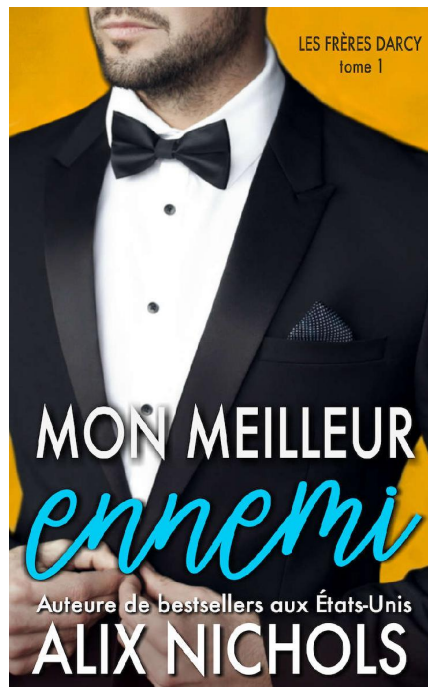
Vous aimeriez avoir un aperçu de l'histoire de Diane, la soeur de Chloé ?

Alors, tournez la page pour lire un extrait du tome 1 de ma série best-seller
« Les frères Darcy »,
Mon meilleur ennemi !

OceanofPDF.com

EXTRAIT DE MON MEILLEUR ENNEMI

SÉRIE LES FRÈRES DARCY



Tout les sépare. Seule la haine mutuelle les réunit.

S'il existe un homme que la vendeuse et photographe amateur, Diane Petit, déteste plus que tout, c'est le grand fabricant de parfums, Sébastien Darcy, qui a non seulement volé l'entreprise du père de Diane, mais également détruit sa santé.

Mais l'arrogant salaud ferait mieux de se méfier parce que Diane prépare sa vengeance.

Et la vengeance est un plat qui se mange froid.

Mon meilleur ennemi est une comédie romantique inspirée de *Orgueil et préjugés*.

Beaucoup de rires, un soupçon de mystère et une bonne dose de romance, y compris un faux mariage avec un milliardaire, dans ce best-seller aux États-Unis et en France.



UN
Diane

C'est une vérité universellement reconnue qu'un célibataire pourvu d'une belle fortune ne peut être qu'un gosse de riche gâté pourri. C'est soit ça, soit un connard d'arriviste qui a forcé son chemin vers ladite fortune, laissant des corps mutilés dans son sillage.

L'assistante au look féroce retourne à son bureau et me lance :

— Monsieur Darcy est toujours en réunion.

— Pas de souci, dis-je en souriant gentiment. Je peux attendre.

Je pose mes mains sur mes genoux et je regarde le portrait ornant — ou devrais-je dire défigurant — le mur en face de moi.

Sur la photo, on voit le comte Sébastien d'Arcy du Grand-Thouars de Saint-Maurice, fils aîné du feu comte Thibaud d'Arcy du Grand-Thouars de Saint-Maurice et héritier d'une fortune estimée à environ un milliard d'euros. Il ne s'agit pas là d'un bon portefeuille d'actions ou des bénéfices d'une start-up qui a bien marché. Oh que non ! La fortune des d'Arcy se compose de biens qui ont été transmis — sans interruption et en s'accumulant — depuis le Moyen Âge.

Même Robespierre et ses copains de la Terreur n'avaient pas réussi à saisir ce magot !

Vous vous rendez compte ?

Après la disparition prématurée de son père, il y a dix ans, le jeune Sébastien est retourné vivre dans l'hôtel particulier des d'Arcy au cœur du Marais, et a repris les rênes du business familial. Un bleu de vingt-trois ans à l'époque, on pourrait s'attendre à ce qu'il prenne un tas de mauvaises décisions et coule la boîte ou, du moins, en diminue la valeur.

Et bah, non.

Sébastien Darcy a fait des Parfums d'Arcy le premier producteur européen de parfums, un exploit que ni son illustre grand-père ni son malheureux père n'avaient pu accomplir.

Selon mes recherches, il y a également une dizaine d'années, le nouveau comte a choisi de s'appeler « Darcy », laissant tomber la particule et le reste de son nom à rallonge. Je suis sûre qu'il a fait ça uniquement pour convaincre ceux en dessous de lui — y compris la plupart des habitants de ce pays qui a guillotiné sa famille royale — de croire qu'il se voit comme leur égal. Qu'il est comme tout le monde.

Tu parles !

Sébastien Darcy est un aristocrate fortuné de la vieille noblesse et en même temps un requin sans scrupule en affaires. Il se qualifie dans deux catégories à la fois : gosse gâté de riches et connard d'arriviste. En fait, il est le champion dans les deux catégories.

Et il n'y a pas de mots assez gros pour exprimer à quel point je le déteste.

Le visage dur de l'homme dans le portrait semble esquisser un sourire. Je frémis, mes nerfs tendus au point de craquer. Est-ce qu'ils vont me mettre dehors si je m'avance vers le mur et crache sur la photo ?

Sans aucun doute.

Je jette un coup d'œil à la Cerbère assise entre moi et le bureau de Darcy. Elle semble mi-femme, mi-pitbull. Je parie qu'elle serait ravie de trouver autre chose que du papier entre les mâchoires de son robuste perforateur.

Ma main, par exemple.

Mais je ne suis pas venue ici pour me bagarrer avec l'assistante de Darcy. Avalant ma salive, je baisse les yeux et je change de position en me

poussant vers le fond du fauteuil. Mes genoux sont rapprochés et pliés sur le côté, tout comme la gentille petite souris que je m'efforce d'incarner.

Après avoir attendu trois semaines, je fais attention à ne pas éveiller de soupçons dans l'esprit de la Cerbère afin qu'elle n'annule pas mon rendez-vous avec Darcy.

On reste concentré, Diane !

Je ne dois pas oublier que je suis venue ici pour déclarer la guerre en crachant sur le visage du comte Sébastien Darcy et non sur sa représentation photographique.

Je regarde à nouveau la photo, disposée en parfaite symétrie entre les portraits de son grand-père, Bernard, fondateur de la société, et de son père, Thibaud, qui a failli la ruiner. Je connais ces détails parce que je me suis renseignée.

Au cours de mes recherches durant une semaine entière, j'ai mis au jour toutes les informations qu'offrait Internet sur Sébastien Darcy et sa famille. J'espérais trouver du linge sale, j'ai été servie. Le seul hic est que ce linge a déjà été aéré en public et ne constitue plus un scoop. Donc, complètement inutile comme levier.

La Cerbère lève les yeux de son smartphone.

— Monsieur Darcy sera en retard. Cela vous dérange-t-il d'attendre un peu plus longtemps ?

— Aucun problème, dis-je en souriant poliment. Je suis libre tout l'après-midi.

Elle lève un sourcil comme si avoir l'après-midi libre était quelque chose de répréhensible.

Oh, comme j'aurais aimé tirer la langue maintenant !

Mais au lieu de cela, j'élargis mon sourire déjà anormalement radieux.

Elle fronce les sourcils, l'air pas trop convaincu.

Je me détourne d'elle et je regarde à nouveau le portrait de Darcy. En plus du scandale maintenant obsolète, mes recherches ont révélé qu'il est proche de son frère Raphaël, ainsi que d'un ami de longue date, Laurent machin-chose.

Notre homme-requin a même réussi à avoir une relation sérieuse pendant une grande partie de l'année dernière. Héritière d'une chaîne de supermarchés, sa petite amie a gracié par sa présence plein de soirées, galas et dîners mondains où elle a été photographiée au bras de Darcy.

Apparemment, il était tellement épris de sa dulcinée que, selon la presse people, il allait la demander en mariage. C'est à ce moment-là qu'elle l'a largué, il y a environ six mois.

Grand bien lui fasse !

Sébastien Darcy n'a pas le droit d'être heureux quand la vie de mon père est en ruine. Je ne m'arrêterai pas tant que je n'aurai pas écrasé cet homme, même si cela me mène en prison — ou en enfer — vu les méthodes que je compte employer.

De toute façon, je n'irai pas au paradis, pas après ce j'ai fait récemment. Tenez-vous bien : j'ai cassé les bras et les jambes de la poupée vaudou de Darcy. Il n'y a plus de marche arrière après avoir fait ce genre de chose.

La prochaine étape est d'ouvrir les yeux des gens sur qui il est vraiment, et de lui faire mal de diverses manières, grandes et petites. Et puis, juste avant de donner le coup de grâce, lui révéler qu'il l'a bien cherché.

C'est pourquoi ma première démarche consiste à lui montrer mon visage et à faire en sorte qu'il garde un mauvais souvenir de notre rencontre. Comme ça, quand les vraies emmerdes arriveront, il aura une petite idée de qui est derrière.

La Cerbère me sort du monde de mes rêves :

— La réunion de M. Darcy n'est pas encore finie.

— Pas de souci, je peux...

— Non, me coupe-t-elle la parole. Cela ne sert à rien d'attendre. Tout de suite après la réunion, il est attendu à une réception privée dans le 9^e arrondissement.

Je me lève.

Elle jette un coup d'œil à mon annulaire nu.

— Mademoiselle, je peux vous proposer le vendredi 12 décembre. C'est dans deux mois, mais c'est le seul...

— Merci, mais ce ne sera pas nécessaire, dis-je en me dirigeant vers la porte.

Je sais exactement à quelle réception Sébastien Darcy se rend ce soir.

DEUX
Sébastien

Trois mois plus tard

— IL POURRAIT NEIGER CE SOIR, dit Octave en tenant mon manteau pendant que j’enveloppe une écharpe autour de mon cou. Monsieur prendra-t-il son souper à la maison ?

Comme toujours, je grimace quand il dit « monsieur », mais je fais de mon mieux pour ne pas montrer mon mécontentement.

Grand-père Bernard avait engagé Octave avant ma naissance. À peu près de même âge que mon père, grand gaillard, Octave a travaillé pour ma famille pendant une trentaine d’années, en débutant sur un poste de valet pour devenir majordome aujourd’hui. Il a vu Raphaël, Noé et moi dans un tas de situations embarrassantes dans lesquelles les jeunes garçons se mettent. Je lui ai demandé mille fois de m’appeler Sébastien.

Rien n’y fait.

Octave Rossi clame que son respect pour mon nom de famille, mon titre, et mon statut dans la société est trop fort pour qu’il puisse laisser tomber le « monsieur ».

J’ai arrêté de le lui demander.

— Oui, dis-je en réponse à sa question. Mais je rentrerai tard, alors dites à Lynette de préparer un truc léger. Et ne m’attendez pas.

Il hoche la tête.

— Oui, monsieur.

Il y a de fortes chances pour qu’il ne soit pas encore couché quand je rentre.

Depuis que je suis retourné vivre dans l’hôtel particulier après le décès de Papa, Octave a été d’une aide précieuse. Personne, pas même Maman — surtout pas Maman —, n’a jamais autant fait pour moi. Il gère dix mille choses, du paiement de la facture d’électricité à l’embauche des entreprises pour réaliser des travaux qui s’imposent, en passant par la planification des menus des réceptions. Tout cela est traité avec une rapidité et efficacité remarquables.

Lorsqu’il m’a proposé de m’aider avec ma correspondance, j’ai insisté pour doubler son salaire. Malin, j’ai argumenté qu’il m’épargnerait le coût d’un deuxième assistant personnel pour les affaires privées.

Il a cédé seulement après que j'ai menacé de déménager et de vendre la demeure.

Je lui fais confiance plus qu'à quiconque.

— Bonjour Sébastien ! On va au bureau ? me demande mon chauffeur, Greg.

Lui, il n'a aucun problème à m'appeler par mon prénom.

— Nous ferons un détour, dis-je en montant dans la Toyota Prius. J'ai besoin de voir quelqu'un d'abord.

Je lui donne l'adresse et il me conduit au Franprix rue de la Chapelle, dans le 18^e arrondissement de Paris. Greg gare la voiture et je me dirige vers le supermarché, scrutant les comptoirs des caissiers alignés parallèlement à la vitrine du magasin.

Elle est là !

Diane Petit sourit à une cliente en lui tendant un sac plastique avec ses achats. Elle aura terminé dans une dizaine de minutes, selon le détective privé que j'ai embauché pour la localiser et la suivre. Je vais lui parler alors.

Dans l'immédiat, je fais semblant d'étudier le choix des piles et des cartes-cadeaux présentées non loin de son poste. Ce que je suis en train de faire en réalité, c'est de surveiller furtivement la barjo qui m'a écrasé un gâteau à la crème sur la figure devant quelques dizaines de personnes en octobre dernier. À ce moment-là, la seule chose que j'avais remarquée d'elle à travers ma surprise et ma colère, c'était qu'elle était plutôt mignonne.

J'ai amplement eu l'occasion d'étudier son joli visage et sa belle ligne dans les nombreux gros plans fournis par le détective au cours des dernières semaines.

J'ai étudié Diane dans toutes sortes de situations et de circonstances — au travail avec ses clients, avec ses amis et dans les rues avec son appareil photo, immortalisant les scènes de la vie parisienne. C'est une belle femme, certes, mais il y a aussi quelque chose d'attachant chez elle, quelque chose d'innocent et de très non-parisien.

En dépit de son assaut extravagant lors de la fête de Jeanne, Diane Petit est une jeune provinciale sans histoire ni chichi.

J'ai beaucoup appris sur elle depuis cette soirée mémorable. Je sais qu'elle travaille à temps partiel dans ce supermarché, qu'elle vit dans un immeuble du 14^e et qu'elle passe pas mal de temps avec sa sœur adoptive Chloé, une collègue du nom d'Élodie et une serveuse qui s'appelle Manon.

Elle aime prendre des photos, aller au cinéma, manger du chocolat et boire des cappuccinos.

Plus important encore, je sais pourquoi Diane a fait ce qu'elle a fait ce soir-là à La Bohème.

Et je compte en faire bon usage.

Quelqu'un pousse mon dos du doigt.

— Qu'est-ce que vous faites là ? demande Diane alors que je me retourne.

— Je suis venu vous donner une chance de présenter des excuses.

Elle sourit.

— Vous perdez votre temps.

— Pas d'excuses, alors ?

— Vous êtes ici pour me faire savoir que vous allez régler vos comptes avec moi, pas vrai ? dit-elle en gonflant la poitrine. Lisez sur mes lèvres : Je n'ai pas peur de vous.

— Ce n'est pas la raison pour laquelle je suis ici.

— Au fait, comment m'avez-vous trouvée ?

— J'ai embauché un professionnel qui vous a retrouvée en quelques jours.

Elle incline la tête sur le côté.

— Et vous avez attendu trois mois avant de venir me confronter. Pourquoi ?

— Je voulais savoir ce que vous vouliez. J'ai donc donné à mon détective le temps de compiler un profil solide.

J'hésite avant d'ajouter :

— En plus, votre sœur adoptive a été blessée, et vous étiez assez occupée à gérer tout ça. Je voulais attendre que Chloé soit complètement rétablie.

— Vous connaissez Chloé ?

Elle a l'air surprise.

— Bien sûr, dis-je en haussant mes épaules. Jeanne nous a présentés.

Elle laisse échapper un soupir.

— Qu'est-ce que vous voulez, Darcy ?

— Juste vous parler.

— De quoi ?

— J'ai une proposition qui pourrait vous intéresser.

Elle me dévisage.

— À moins que votre proposition ne me donne une baguette magique pour vous transformer en porcelet, elle ne m'intéresse pas.

— Je ne peux évidemment pas faire ça, mais ce que je peux faire, c'est...

— Hé, Élodie, c'est toujours d'accord pour le ciné ? s'exclame Diane en se tournant vers une caissière qui passe.

Élodie sourit.

— Seulement si toi et Manon me laissez choisir le film.

— Ça me va, mais je ne peux pas répondre pour Manon.

Tandis que Diane et Élodie discutent de l'heure et du lieu de leur sortie, je décide qu'il serait préférable d'annoncer ma proposition ailleurs qu'ici. De préférence, sur mon terrain plutôt que sur le sien.

— Pouvons-nous aller dans un endroit plus calme ? je demande à Diane après le départ d'Élodie.

Elle soupire.

— OK, mais ne le prenez pas comme un bon signe.

— Compris.

Rien ne m'empêche de le prendre comme un pas dans la bonne direction, toutefois.

Elle me suit à l'extérieur, puis vers la voiture.

— Au Big Ben, s'il te plaît, dis-je à Greg.

Il acquiesce et, trente minutes plus tard, Diane et moi-même sommes assis dans une table privée dans le «gentlemen's club» parisien que Raphaël et moi avons acheté il y a trois semaines. Nous avons conservé l'ancien manager, qui fait un travail admirable.

Je continue à venir ici avec Laurent ou Raph, en tant que client de longue date qui apprécie l'élégance discrète de ce lieu et sa sélection inégalée de whiskies. Je ne serais pas surpris que le personnel ne se rende même pas compte que le club a changé de mains. Cela ne me gêne pas du tout et, en plus, ainsi je n'ai pas besoin de leur faire la causette.

— Alors, dit Diane après que le serveur apporte mon expresso et son cappuccino. Quelle est la nature de votre proposition ?

— Épousez-moi.

Fin de l'extrait

Téléchargez maintenant sur Amazon!

Si vous avez déjà lu la série *Les frères Darcy*, voici ma toute nouvelle comédie romantique, *Éscarpins et blackjack* (l'histoire d'amour entre Amanda et Kes).



Une jeune cadre parisienne, ambitieuse et très BCBG.

Un joueur de blackjack gitan, libre comme le vent.

Une folle nuit de passion à Deauville.

Un pacte...

«Éscarpins et blackjack» est une interprétation moderne et sexy de «La Mégère apprivoisée». Ce roman feel-good vous entraînera entre Paris, Deauville et la Camargue, en vous faisant rire et aimer l'amour.

[Commandez dès aujourd'hui !](#)

OceanofPDF.com